

ILS ONT
TOUS UN
VISAGE
D'HOMME

Aloyse Kriegel

Préambule

Né en 1936 dans un village de Lorraine, Aloyse Kriegel est le deuxième d'une fratrie de douze enfants. Son existence, qui s'accoutume d'une vie simple à la campagne, rythmée par les travaux des champs, est bouleversée par le chaos de la guerre 39-45. Avec sa famille, il va alors subir les épreuves d'une ségrégation particulière aux populations frontalières, proches du territoire «ennemi», exode vers l'intérieur du pays, retour au village natal et bombardements alliés sera pour lui ses premières leçons de vie avec, comme terrain de jeu, les corridors d'un fortin de la ligne Maginot.

Entré dans l'Ordre des Capucins, à l'âge de vingt ans, il est ordonné prêtre en 1964 et se joint au mouvement des hommes d'Église qui font le choix d'intégrer la vie active par le travail salarié, afin d'être au plus près des réalités humaines : le mouvement des prêtres-ouvriers.

Exerçant dans un hôpital comme agent de service, il découvre des conditions de travail souvent ingrates, une hiérarchie pesante. Dans l'engagement syndical il s'ouvre aux solidarités dans le monde du travail.

Retraité, il rejoint, comme bénévole, l'Association «Médecins du Monde» à Strasbourg, au service des plus démunis et des exclus, et participe aux premières initiatives de ce qui deviendra ultérieurement «le Samu Social». Rédigés dans un langage simple et direct, «ILS ONT TOUS UN VISAGE D'HOMME» est un hymne à la dignité de tout homme, même défiguré et brisé par les aléas de la vie. Il est aussi une invitation pressante, en ces temps de crises, à accueillir plutôt qu'à exclure, ainsi qu'un appel à la responsabilité de chacun.

Il est, en ce sens, un témoignage porteur d'espoir.

Chapitre 1

Le temps de l'engagement

*Tâche de rester un être humain,
C'est vraiment là l'essentiel.*

Rosa Luxembourg

La «valise»

Certains souvenirs restent vifs dans ma mémoire. Souvenirs d'un visage, mais lui, on aurait d'abord pu croire qu'il n'en avait pas, tant il le cachait. Un bonnet enfoncé jusqu'aux oreilles, qui ne laissait rien paraître de sa chevelure et une tête obstinément penchée vers l'avant, avec un regard rivé sur le pavage, comme si l'espoir de toute sa vie aurait pu se trouver là, à ses pieds. Il n'était donc qu'une silhouette, décharnée et statique, mais humaine malgré tout. Pourtant, il y avait dans cette apparence humaine, un détail déroutant : un élément incongru prolongeait son corps au niveau du bras : c'était une valise.

Où, une vieille valise défraîchie en toile et elle n'était pas seulement à côté de lui car elle était reliée à son poignet par une ficelle, comme s'il n'avait pas besoin de faire corps avec l'objet. Pourtant, il y avait dans la présence de cette valise, un mystère de plus, qui ajoutait à l'étrangeté de l'homme. Elle était fermée, comme il l'était lui-même. On se demandait presque ce qui allait pouvoir parler en premier.

Les jours passaient, répétant la même scène et rien de plus. Il avait l'habitude de revenir régulièrement, lui et sa valise, devant l'entrée du Centre d'Accueil, mais une fois près de la porte, il se calait contre un mur, ne faisait pas un pas de plus, et se figeait comme une statue. Bien sûr, nous avons compris la difficulté de l'acte symbolique qu'il y aurait, pour cet inconnu, de franchir le seuil. Sortir de l'ombre et avoir un visage, ce n'est pas toujours facile ! Alors, nous avons cherché les mots les plus réconfortants, et lui avons parlé avec une prudente douceur dans la voix, pour l'inviter et même l'inciter à entrer, mais rien n'y faisait.

Mais un jour un bénévole a voulu l'interroger à propos de ses baskets trouées. Il supposait, à l'état de ses chaussures qu'il devait souffrir de blessures aux pieds. Il avait prononcé les bons mots, la bonne formule. Ce fut le dé clic. Pour la première fois, l'homme à la valise accepta de parcourir les quelques mètres qui le séparaient du pas-de-porte et du cabinet de soins. Une entrée quasi silencieuse, avec la valise qui suivait, et presque solennelle, comme une arrivée sur scène. Tous, nous retenions notre souffle : il fallait faire attention aux mots et aux gestes pour ne pas effrayer le nouveau venu. L'homme s'assit et se déchaussa, sans énoncer une seule parole, mais la blessure qui esquintait son pied révélait déjà l'étendue d'une souffrance muette. C'était une plaie béante et purulente, avec des caillots de sang mêlés à des bouts de chaussettes. Comment était-il possible de traîner une blessure pareille, dans un pays moderne, protégée par sa sécurité sociale et ses technologies évoluées et, en plus, à Strasbourg, cette ville riche, propre et scintillante ?

Un rituel se mit en place : les bains de pieds. Tous les jours l'inconnu revenait, rien que pour ça et la valise continuait à le suivre, comme un chien fidèle au bout de sa laisse. S'en était-il fait un compagnon

imaginaire ? Toujours est-il qu'avec les gens du Centre, il ne parlait toujours pas, portant son silence comme un masque. Il ne réclamait rien non plus et refusait sans une once d'hésitation tout ce qu'on lui proposait, même une boisson, fût-elle un verre d'eau !

Un jour, exceptionnellement il accepta de nouvelles chaussettes. On le crut changé. Erreur. Il ne voulut rien de plus. Pour les chaussures, pas question d'en avoir d'autres. Il repartait avec ses vieilles baskets déchiquetées.

Les bains de pied avaient fini par produire leur effet. Doucement la blessure avait cicatrisé. Un médecin l'examina et décida d'arrêter le traitement. Mais à ce verdict, on vit ce paisible inconnu changer de comportement. Emporté dans une colère bouillonnante, il partit en claquant la porte.

Il réapparut quelques jours plus tard, tournant en rond comme une bête en cage, râlant et soliloquant d'une voix forte. Il fulminait, ou plus justement, c'était une colère qui le rongait de l'intérieur, sans qu'il n'ait un quelconque moyen de la contrôler. Cette dégradation de l'état psychique nous avait fortement inquiétés, à ceci près : on avait une petite idée de l'origine de cet emportement rageur. On ressortit la petite bassine pour un nouveau bain de pieds. La confirmation fut immédiate. L'inconnu retrouva son calme, comme si l'eau du traitement avait, d'un coup, éteint le feu de sa rage. Alors, il fallu reprendre le rituel des bains, mais en les espaçant de plus en plus, afin de diminuer l'accoutumance. L'homme devenu dépendant de son traitement, avait souffert d'un sevrage forcé : elle était là l'origine de sa colère.

Un jour, en le voyant arriver, on comprit qu'il lui était arrivé un malheur. Ses yeux étaient noyés de larmes et sa pauvre valise défoncée. Il avait été agressé. Comment et par qui ? Pas moyen de le savoir mais il avait eu enfin cet élan de vie : il était venu au Centre chercher une protection et une aide.

On s'occupa de sa valise, comme d'un nouveau patient. Quelques bandes collantes et un peu de méticulosité suffirent à la réparer. Quant il vit le résultat, pour la première fois, l'inconnu laissa un sourire glisser sur ses lèvres. Une occasion trop belle que ce minuscule échange, un presque rien de communication sans doute, mais énorme pour nous, tant il nous avait paru précieux d'établir un lien. Alors on se risqua à lui proposer, une nouvelle fois, des chaussures. Nouveau contact réussi : il accepta. Il s'agissait d'une paire de baskets neuves. Il la prit pour la mettre dans sa valise. Mais quand il a ouvert sa valise, nos yeux se sont écarquillés de stupeur : elle était vide !

Il réapparut les jours suivants et semblait presque heureux de nous revoir. Pour la première fois j'eus l'occasion de lui offrir un café et il me remercia d'un sourire. En partant, il nous serra chaleureusement la main. De quoi combler nos espérances. Mais ce fut pourtant le dernier signe de sa part et la dernière fois qu'on le revit. Il ne revint plus jamais au Centre.

Qui était-il ? Où vivait-il ? Avec sa disparition, il redevenait un homme sans visage. Malgré les nombreux moments passés au Centre, il était resté une présence inconnue. Nous ne savions rien de son identité, absolument rien. Même pas son nom. Dans la salle d'attente, des habitués l'avaient baptisé « la valise » et, quand ils le voyaient apparaître, certains tapaient du coude leur voisin : « Tiens, voilà la valise ! » Mais il était en fait étrange de donner un sobriquet à un homme qui n'avait même pas de nom.

Plus tard, des bénévoles du Centre firent la connaissance d'un sans abri qui l'avait côtoyé, un moment, dans la rue. Alors, pour la première fois, on eut le droit à un petit bout de la véritable identité de « l'homme à la valise » : il s'appelait Daniel et avait 23 ans.

Ce matin de juillet 2010, comme d'habitude, je remonte l'Ill, ce cours d'eau qui, au nord de Strasbourg, se jette dans le Rhin. Le quartier de la ville où j'habite depuis près de quarante ans a gardé son aspect populaire : on l'appelle « la Petite Suisse ». Au Moyen Âge, les maisons étaient construites sur pilotis. Certaines rues étaient alors des canaux sur lesquels les bateaux, venant de Suisse, transportaient les produits nécessaires aux habitants de la ville. Ce quartier est resté un gros village avec sa population multiculturelle, ses boutiques et ses petits restaurants qui attirent les touristes.

Je passe devant le lycée St Etienne. Les premiers élèves arrivent, l'œil endormi.

Je rejoins la Place de la République. En son centre, un Monument aux Morts qui est unique en France. Il représente une mère qui pleure ses deux fils, l'un a servi sous l'uniforme allemand, l'autre

sous l'uniforme français : le drame des familles d'Alsace et de Moselle. Les hommes furent incorporés dans l'armée française jusqu'en 1941, mais les plus jeunes furent enrôlés dans l'armée allemande à partir de 1942, puis envoyés sur le front russe pour éviter les désertions. Ma famille avait connu cette situation : une partie des hommes a servi dans l'armée française, une autre dans l'armée allemande. Absurdité d'une guerre allant jusqu'à diviser à l'intérieur des familles, opposant cruellement un frère à l'autre, un père à ses fils ou des cousins entre eux.

En face du Monument aux Morts, un grand bâtiment abrite les services de la Préfecture. Une file de personnes attend l'ouverture : des étrangers pour la plupart. Je reconnais certains visages.

Le Centre de Médecins du Monde, où je me rends, est à deux pas. J'aime ce temps d'approche de mon lieu de travail. Voilà quinze ans, depuis ma retraite, que je parcours ce chemin. J'en connais chaque maison, chaque bord de berges, chaque pavé... L'eau qui s'écoule attire inlassablement mon regard. La couleur et le débit varient tous les jours. Le flot, tantôt calme, tantôt tumultueux, invite à la méditation et me prépare aux rencontres imprévisibles de la journée au Centre d'accueil.

Ceux qui viennent nous voir sont des personnes en grande détresse : des éclopés de la vie, des déracinés en quête d'une vie meilleure... Chacun y traîne sa longue histoire dont il nous livre parfois quelques bribes. Ils arrivent du Maghreb, d'Afrique noire, des pays de l'Est, des Balkans, de Tchétchénie ou d'ailleurs. Une mobilité des populations, en constante augmentation ces derniers temps, déverse des foules sur la route, essentiellement vers les pays dits «développés».

Mais au bout de cet exil vers un inconnu prometteur, les déceptions, les échecs à répétitions, les difficultés pour s'adapter à une langue et à une culture nouvelle et, quelquefois, une vie en marge, plongent ces voyageurs de l'espoir dans des impasses dramatiques. Les espérances du départ se transforment en cauchemar.

D'autres, « bien de chez nous », sont souvent désocialisés, brisés dans leur élan, suite à des difficultés et à des parcours chaotiques.

Installés très à l'étroit dans un cinq pièces, une centaine de bénévoles et quelques salariés se relaient. Leurs tâches : accueillir, soigner, conseiller et orienter ceux qui franchissent le seuil, et sortir dans la rue à la rencontre des personnes sans abris.

Naissance d'un désir

A onze ans, en 1947, j'ai quitté ma famille pour poursuivre des études dans une pension tenue par des religieux capucins, à Strasbourg. J'étais le deuxième des dix de la fratrie. Celle-ci s'agrandira encore de deux autres naissances. Mon père était maçon, mais avait trouvé un travail d'homme à tout faire dans un séminaire, qui a fait office d'hôpital pendant la période de guerre et qui devait être remis à son état d'origine, suite à cela. Mon père intervenait comme menuisier, vitrier, maçon, couvreur, électricien, chauffagiste... À la disposition des prêtres, selon les urgences et les besoins, de nuit comme de jour, il travaillait pour un salaire de misère.

Le soir, il rentrait fourbu, épuisé. En hiver, nous avions l'habitude, en famille, de réciter le rosaire, avant le repas du soir, chacun à genoux devant sa chaise. Nous attendions l'arrivée de mon père qui tenait à prier avec nous. Souvent, il s'écroulait de fatigue et s'endormait.

À la maison, nous avions un jardin, des poules, des cochons, des lapins, des moutons, deux vaches.

Des années plus tard, la fiancée d'un de mes frères, après avoir été présenté à mes parents, parla de nous en ces termes :

– Oh maman, tu verrais la famille : plein de poules, une centaine de lapins, des cochons, des vaches et... douze enfants !

Nous, les jeunes, nous participions aux fenaisons, aux moissons... Nous allions, avec une grande charrette, chercher du bois dans la forêt toute proche. Malgré notre jeune âge, nous savions manier pelles et pioches, haches et scies.

Un jour, en pleine forêt, une forte dispute avait éclaté entre nous. Je me souviens qu'elle était d'une extrême violence et que cela risquait de très mal tourner. De plus, étant l'aîné du groupe, j'étais le principal responsable. Au même moment, un terrible orage s'est déclenché.

Paralysés par la peur, nous avons trouvé refuge sous les branches d'un arbre couché. Blottis les uns contre les autres, spontanément, nous nous sommes mis à prier, persuadés que Dieu nous punissait. Nous sommes rentrés après l'orage, silencieux.

Un soir d'été, mon père nous a annoncé qu'il avait l'intention de construire une maison pour la famille. Au printemps 45, les bombardements alliés avaient détruit notre maison. Le «Service de la Reconstruction» nous a mis une baraque à disposition, bien trop petite. Quatre garçons dormaient dans une chambre, trois filles dans une autre et les plus petits avec les parents.

Un ami paysan lui avait offert un terrain. Pour les travaux, on se débrouillerait nous-mêmes : nous n'avions pas les moyens de payer une entreprise. Pendant les vacances d'été, nous avons commencé à creuser les tranchées pour les fondations de la maison. Besogne ingrate pour les enfants que nous étions. Mais mon père tentait de m'empêcher de travailler avec mes frères.

– Tu as des devoirs de vacances à faire ! Et puis ce travail est trop dur pour toi !

Il est vrai que j'étais le plus maigrichon de la bande.

Cela me vexait, et dès le départ de mon père à son travail, je délaissais mes devoirs et rejoignais mes frères. Je ne voulais pas être privilégié parce que j'étais en pension, et d'ailleurs, j'aimais bien le travail physique. Nous étions fiers de partager le saucisson et le verre de bière des adultes, à l'occasion des travaux des champs et sur le chantier de la maison. Après quelques années, la nouvelle maison était fin prête à accueillir les quatorze membres de la famille agrandie.

J'étais en cinquième dans la pension à Strasbourg, un soir, un Capucin est venu nous rendre visite. Il s'appelait Césaire. Il nous a dit qu'il était balayeur dans un hôpital parisien. Il nous a raconté son quotidien, sa rencontre avec les «sans-grade» et comment il vivait simplement l'amour du prochain que tout chrétien est censé vivre. Il était le frère de tous, au service des plus modestes. La solidarité et l'amour des autres, c'était son quotidien.

Il disait :

– Pour moi, c'est cela vivre l'Evangile.

Ce témoignage m'a impressionné. Était-ce là, la naissance d'un désir ?

Un désir qui, peu à peu, a pris forme, m'a propulsé et m'a tenu en éveil ; un désir devenu un compagnon de route. Il ne m'a plus quitté au cours des longues années d'études qui m'ont conduit au sacerdoce en 1964.

On dit de Van Gogh qu'il dormait avec ses pinceaux Rien ne pouvait l'arracher à sa toile : tout son vécu, avec ses instants d'émotions, de souffrances et de doutes, étaient en lien avec sa peinture.

Moi, je vivais avec le désir, un jour, de suivre le chemin de Césaire.

Un désir qui prend forme

Le jeune religieux capucin de trente et un ans que j'étais devenu se présenta, en décembre 1967, au bureau d'embauche du CHU de Nancy.

– Avez-vous du travail pour moi ?

– Que savez-vous faire ?

– Pas grand-chose. . .

Je bredouillais. . . La responsable qui me recevait percevait mon embarras.

– Vous savez balayer, au moins ?

– Oui, bien sûr.

– Alors, si vous êtes disponible, vous pouvez commencer le mois prochain, au service de Médecine. Vous êtes embauché comme employé de salle. Votre travail consistera à faire le nettoyage des salles d'hospitalisation ainsi que la vaisselle.

Alors que je m'éloignais déjà, la responsable me rattrapa dans le couloir.

– Vous ne voulez pas savoir quel va être votre salaire ? Vous êtes bien le premier...

Non, je n'étais pas désintéressé à ce point... Je venais simplement de faire un premier pas dans le monde du travail. A la lingerie de l'hôpital, l'employée me donna la veste blanche à col bleu spécifique aux employés de salle. J'étais devenu un « col-bleu ». Il me faudra des mois pour comprendre le langage de cet univers, totalement inconnu pour moi qui venais juste de sortir d'un long cycle d'études de plus de quinze ans.

Arsène, Christian et moi étions trois religieux capucins de la province de Strasbourg devenir. Dans l'élan des projets de réformes du Concile Vatican II, nous avons mûri la pensée d'aller au travail et de rejoindre le mouvement des prêtres-ouvriers, né après la guerre et qui comptait dans les années soixante près de deux mille membres. Les prêtres et religieux qui rejoignaient ce mouvement souhaitaient vivre leur engagement au plus près du peuple, en optant notamment pour le travail salarié.

Il n'était pas incongru, à l'époque, de voir un prêtre médecin, professeur ou directeur d'institution, mais le choix de rejoindre des professions plus modestes étaient encore nouvelles.

Nous avons emménagé dans une épicerie désaffectée : elle fut rendue habitable par nos soins. Ce n'était pas un palace : ma petite chambre n'avait même pas de fenêtre et j'y étouffais un peu. Mais ce fut la seule solution pour avoir un toit rapidement.

Arsène trouva du travail comme chauffeur chez les Coopérateurs de l'Est. Christian, lui, décrocha un emploi dans une chaîne de production de lampes d'éclairage public. Notre but était aussi, au départ, d'être discrets sur notre statut, tout simplement pour être comme tout le monde et surtout pour éviter tout traitement privilégié.

Comme prévu, je me suis présenté à la responsable, sœur Henriette, pour le travail qui m'avait été attribué. Nous étions deux agents auxiliaires des services hospitaliers à assurer le nettoyage, la distribution des repas et la vaisselle.

Léa, l'autre auxiliaire, avait la cinquantaine et une longue expérience. Elle a appris le métier au petit jeune que j'étais, et qui, selon elle, n'était pas fait pour ce boulot !

– Tu pourrais te trouver quelque chose de plus intéressant, à ton âge !

J'appréhendais le mardi. Dans ce grand hôpital construit au siècle dernier, l'escalier que je devais entretenir était très large, haut de trois étages et tout en grès blanc. Chaque fois que j'y versais un seau la pierre buvait l'eau et cinq minutes après, il fallait recommencer : un cauchemar ! Surtout que les allées et venues permanentes rendaient déjà l'exercice très pénible. J'avais bien appris la technique, par la surveillante du service, une religieuse consciencieuse et autoritaire : laver d'abord un côté ; le sécher le plus vite possible ; demander aux passants de s'essuyer les pieds...

Je la soupçonnais même d'en rajouter un peu quand c'était à mon tour de laver l'escalier. Elle en voulait un peu à ce jeune homme de trente ans qu'on avait affecté à son service en ce début d'année 1968. Peut-être parce que je n'aimais pas trop me confier. Je faisais mon travail du mieux possible ; elle faisait le sien et trouvait toujours, au moment de la vaisselle, un plat mal rincé.

Les mois ont défilé. Mon travail me plaisait. Je retrouvais régulièrement mes collègues « cols-bleus », à la cantine. Au début, je considérais ce regroupement comme une ségrégation, mais j'ai fini par apprécier ces rencontres au moment du repas.

Ce mardi-là, c'était encore à mon tour de nettoyer le grand escalier. Après la vaisselle du petit-déjeuner des malades, j'avalais un café et un morceau de pain, rapidement et en cachette, car il était interdit de manger pendant le service. Au début, je prenais mon café à la maison avant de partir au travail. Mais, entre-temps, soeur Henriette m'avait confié une autre tâche : dès mon arrivée, vidange et nettoyage des urinaux des malades. Léa était fatiguée et je devais prendre la relève ! Mais le café que j'avais ingurgité ne résistait pas à l'odeur très forte et âcre des dizaines d'urinaux à vidanger : alors j'avais décidé de le prendre après et, autant que possible, avant l'arrivée de soeur Henriette !

J'entrepris le premier étage de « mon » escalier. Les deux professeurs, chefs de service, venaient généralement ensemble vers les 9 heures. Comme d'habitude, ils montaient l'escalier sans prendre la peine de s'essuyer les pieds et salissaient la partie propre... Ils ne me saluaient jamais : cela ne se faisait sans doute pas, de saluer un col-bleu.

Je m'adressais aux deux professeurs en train de grimper l'escalier :

– Pardon, messieurs, je suppose que lorsque votre femme de ménage nettoie votre escalier à votre domicile, vous faites en sorte de respecter son travail. Si vous voulez bien, à l'avenir, avoir l'obligeance d'essuyer vos pieds sur la serpillière prévue à cet effet, cela m'éviterait de recommencer mon travail.

Le premier se figea sur place et bredouilla une excuse. Le second monta encore quelques marches et s'arrêta aussi, mais sans un mot. Je me remis à la tâche, encore tout étonné de mon audace.

Malheureusement, je n'avais pas compté avec soeur Henriette, qui suivit la scène de l'étage du dessus. Après mon travail, elle me convoqua dans son bureau et m'informa qu'elle rédigerait un rapport à la Direction Générale, en demandant une sanction pour propos insultants envers deux chefs de service.

– Votre attitude est inadmissible !

L'après-midi même, je fus convoqué à la Direction Générale. C'est le directeur du personnel qui me reçut :

– J'ai lu le rapport vous concernant. Vous comprenez que nous ne pouvons pas tolérer votre comportement. Vous n'êtes que stagiaire et je compte mettre fin à votre présence chez nous. Avez-vous quelque chose à dire ?

– Monsieur le Directeur, en m'adressant aux deux professeurs, je pense avoir été poli. Et si vous décidez de me licencier, pourquoi ne pas demander l'avis des professeurs concernés ?

– Vous ne manquez pas d'air ! Alors soit ! Je vais en appeler un.

Court échange au téléphone. Le directeur se tourne ensuite vers moi :

– Monsieur, vous pouvez retourner dans votre service. Il souhaite vous garder. Je vais en informer soeur Henriette !

La décision du directeur du personnel n'a pas plu à soeur Henriette :

– Surtout ne recommencez pas !

Mes réactions face aux responsables de mon service montrent à quel point il m'a été difficile d'accepter ma situation, même choisie. Il n'est pas évident de vouloir être ce que l'on n'est pas ! Il m'aura fallu du temps pour comprendre que mon rôle n'était pas de mettre ma nouvelle situation en valeur, voire en spectacle, mais de la vivre simplement, et d'en assumer les conséquences.

Les mécanismes hiérarchiques dans le milieu hospitalier étaient pesants. J'en ressentais l'injustice, ainsi que le manque de respect et de considération, et j'avais du mal à contenir ma révolte. Nous étions là pour exécuter un travail et obéir sans poser de questions. J'ai toujours été surpris de la facilité avec laquelle mes collègues « cols-bleus » acceptaient les humiliations. C'était naturel pour eux et, quand je leur parlais de mon envie de réagir, ils me conseillaient de trouver un autre travail. Pour eux, il n'était pas bon de s'attaquer à plus fort que soi si on voulait garder son travail.

Les mois passèrent. J'avais fini par rencontrer des militants syndicaux qui s'étaient beaucoup investis en Mai 1968. Je pris ma carte au syndicat. Nous suivions de près les événements et participions à de nombreux débats au cours de réunions interminables, tard dans la nuit ! Je commençais à bien m'intégrer dans mon milieu de travail, à créer des liens d'amitié.

Peu à peu, je pris de petites responsabilités au syndicat CFDT : rédaction et distribution de tracts, interventions auprès de la Direction et dans les services en cas de conflit... Bref, toutes les activités d'une vie militante.

Dans les locaux du syndicat, nos relations s'étoffaient et nombreuses étaient les soirées où nous refaisions le monde. C'était une époque de remises en questions, de foisonnement d'idées et d'initiatives, notamment chez les jeunes.

Dans le domaine religieux, tout bougeait aussi, après l'impulsion de Vatican II. Tous les trois nous étions nourris des Encycliques sociales des Papes Léon XIII, Pie XI et Jean XXIII. Personnellement, j'avais dévoré et *France, pays de Mission*, d'Henri Godin et *Au cœur des masses*, de René Voillaume. Nous voulions participer à ce grand mouvement de transformation et d'ouverture, rejoindre les gens là où ils vivent et travaillent, en partageant leur quotidien.

Nous voulions suivre cet appel concrètement et entrer dans le grand mouvement de ceux qui, à travers le monde, s'engageaient pour promouvoir la justice, la solidarité et la fraternité.

Nous voulions que les belles théories, si souvent répétées dans les églises, cessent d'être des mots pour devenir réalité.

Rejoindre le monde du travail, les milieux populaires, c'était, pour nous, renoncer à tout pouvoir de domination, toute supériorité, y compris lorsqu'ils sont liés au statut de clerc dans l'Eglise.

Les nombreuses rencontres locales, régionales ou nationales des prêtres, religieux et laïcs qui entraient dans cette dynamique, nous aidaient à une remise en question permanente de nos choix, de notre manière de vivre et de nos engagements.

Cela faisait à présent deux ans que j'étais à l'hôpital. On ignorait toujours mon statut de religieux prêtre et soeur Henriette ne me ménageait pas, jusqu'à me traiter un jour de mécréant parce qu'un Mercredi des Cendres, j'avais refusé de descendre à la chapelle, juste cinq minutes. Au cours de la messe, le prêtre trace, avec de la cendre, une croix sur le front des fidèles, pour rappeler que nous sommes poussières et que nous retournerons en poussières. Je répondis à la sœur que si elle m'autorisait à participer à la messe «en entier», j'acceptais d'y aller, mais que descendre cinq minutes pour les Cendres, ce n'était pas concevable.

Un soir, Arsène m'annonça qu'il avait reçu un coup fil de l'hôpital, de la part du professeur de mon service. Ce médecin avait appris qu'un prêtre-ouvrier travaillait à l'hôpital et il souhaitait le rencontrer pour l'inviter à une de leur réunion. Le professeur était membre d'une association qui regroupe des médecins catholiques. Il était l'un des deux chefs de service que j'avais apostrophés en lavant mon escalier. Il ne savait pas que j'étais prêtre et ne connaissait pas mon domicile. Une date avait été fixée pour une rencontre chez nous.

Il s'était présenté, accompagné d'un confrère. Je leur ouvris la porte. Il me regarda, surpris. . .

– Nous nous connaissons !

– Oui, Professeur.

– Ah, vous êtes invité aussi ?

– Non, j'habite ici.

Autour de la table, en prenant l'apéro, Arsène se présenta, puis Christian... A mon tour, je leur dis que j'étais religieux et travaillais à l'hôpital et enfin, que j'étais le prêtre qu'ils recherchaient. Un moment intense, un silence. . .

– Ah ! Donc, vous êtes prêtre !

Cela faisait deux ans qu'ils me voyaient tous les jours, se rappelant chaque fois l'épisode de l'escalier. Peu à peu l'atmosphère se détendit. . .

Nous partagions un repas simple. C'était l'occasion d'un bel échange sur notre vie au travail, les raisons de nos choix, le sens de nos engagements. Ils m'interrogèrent sur la perception que j'avais du monde médical et hospitalier. Mon point de vue les intéressait. Ils m'invitèrent à venir en parler au cours d'une de leurs réunions. Ce fut une belle soirée, riche et amicale. En partant, je leur demandais de ne rien changer à notre relation au travail et de rester discrets. Ils respectèrent ce souhait, mais j'aurai droit, dorénavant, à de petits signes et à des sourires !

En janvier 1972, un matin, je ressentis une vive douleur abdominale qui m'obligea à rester au lit. Christian s'inquiéta et fit venir un médecin qui diagnostiqua une appendicite aiguë et une péritonite. Je me retrouvais dans le service chirurgical, au rez-de-chaussée du bâtiment où je travaillais habituellement.

Tous les copains et les copines étaient venus voir «l'Aloyse ! »

Même l'évêque de Nancy ! Il avait appris mon hospitalisation, connaissait notre petite équipe et décida de me rendre une visite ! Il avait oublié mon nom et m'appelaient toujours «le petit capucin».

J'étais au fond d'une salle de trente lits avec une belle vue sur la grande entrée. Les deux portes battantes étaient ouvertes car il y avait de nombreux visiteurs. Nous étions un dimanche après-midi.

C'était là que je l'aperçus, en belle tenue d'évêque, accompagné par l'un de ses collaborateurs. La nouvelle de la présence de l'évêque avait fait surgir toutes les religieuses du bâtiment. Les cornettes voltigeaient dans tous les sens. Le groupe s'arrêta dans l'entrée et discuta ferme. Je le sus plus tard.

L'évêque chercha le petit capucin. Les religieuses lui assurèrent qu'il n'y avait pas de capucin dans les services du bâtiment. Elles firent état des chambres individuelles, réservées aux prêtres, et qui étaient vides ! Le groupe se rapprocha de la salle.

L'évêque décida de faire le tour pour saluer les malades et finit par s'arrêter devant moi.

– Mais le voilà, notre petit capucin !

Stupeur sur le visage de soeur Henriette : son employé, un religieux et elle ne le savait pas ! Après le départ de l'évêque, elle vint me trouver, très embarrassée.

– On va vous déplacer dans une chambre individuelle.

– Merci, mais je préfère rester ici où l'on est ensemble.

Elle insista.

– Ma sœur, si vous touchez à mon lit, j'arrache les drains !

Elle ne pu s'empêcher, le soir, de m'apporter un dessert supplémentaire !

Nous n'avons pas trouvé le temps de reparler de tout cela. Après ma sortie de l'hôpital, je suis parti rejoindre ma famille pour une période de convalescence. Je n'avais pas eu souvent l'occasion de revoir mes parents depuis mon départ pour Nancy.

Durant toute ma scolarité, mon père m'avait couvé et protégé. Il était fier de moi. Il voulait me voir à l'autel : c'était son rêve. Lorsque je passais à la maison, il m'invitait, après la messe, du Dimanche pour boire une bière avec ses copains, au bistrot, près de l'église.

Le jour de ma première messe, en 1964, dans ma paroisse, il avait été l'organisateur d'une cérémonie extraordinaire. Toute la commune avait été décorée et un autel avait été installé en plein air, selon la coutume de l'époque. Un oncle m'avait conduit sur les lieux, dans sa voiture décapotable. Je fus accueilli au son de la fanfare municipale, en présence de toutes les autorités locales. Ma grande famille, venue des quatre coins de France, était présente, elle aussi. Le rêve de mon père s'était réalisé.

Plus tard, quand je lui ai annoncé mon intention de faire partie d'une équipe de prêtres-ouvriers, il n'a pas compris ma décision. Notre relation en a souffert. C'était la fin de son rêve. Il ne m'emmenait plus voir les copains après la messe, au bistrot. Peut-être avait-t-il honte de leur avouer ce que je vivais et préférait-il éviter les questions.

Cette situation n'était pas facile pour moi. Cependant, je n'en voulais pas à mon père. C'était un homme droit, tout d'une pièce. Il ne fallait pas toucher à sa manière de croire.

Ma mère, quant à elle, avait compris ma décision et m'avait toujours encouragé à poursuivre dans cette voie.

De retour à l'hôpital, une mise au point fut nécessaire avec soeur Henriette. Ce n'était pas simple pour elle. Elle culpabilisait de m'avoir traité sévèrement. Il était devenu difficile de rester dans son service et nous avons convenu, d'un commun accord, de demander ma mutation dans un autre service.

La direction du personnel m'affecta au service de radiologie. Je changeai de statut et d'agent des services, je devins un manœuvre, puis un aide de radiologie. Mon travail consistait soit à développer des radios en chambre noire, soit à préparer les salles de radio et à assister les manipulateurs radios.

J'étais maintenant connu comme religieux, mais mes relations avec les copains de travail et du syndicat restaient simples et directes. La direction de l'hôpital avait fini par me repérer, elle aussi, car j'avais pris des responsabilités au sein du syndicat. Le Directeur Général décida d'intervenir auprès de l'Evêché afin qu'on me retire de l'hôpital.

J'avais fait connaissance avec l'aumônier de l'hôpital. Il occupait une simple chambre et souhaitait depuis longtemps une pièce supplémentaire pour pouvoir mieux recevoir ses visiteurs. La direction proposa un marché à l'Evêque ! Si on me retirait de l'hôpital l'aumônier aurait son deux pièces ! Mais l'Evêché resta sourd aux demandes du directeur.

Rupture et départ

En avril 1973, alors que j'étais toujours en radiologie à Nancy, j'appris que mon jeune frère Antoine était devenu aveugle. Il était malvoyant depuis son jeune âge suite à un diabète, conséquence des privations pendant la période de guerre. Antoine avait 25 ans. Paulette, une de mes sœurs, née elle aussi durant les années de privation, fut également victime d'un diabète précoce. Elle décéda à l'âge de quinze ans.

Antoine suivait des cours de braille à Paris et venait de passer l'examen final. Sorti en tête de promotion, il choisit Alcatel, à Strasbourg, qui lui offrait un poste réservé aux non-voyants. Il allait donc se retrouver seul à Strasbourg pour aborder cette nouvelle vie. Il fallait que quelqu'un de la famille se déplace pour l'accompagner dans ses débuts.

Seul disponible, je demandai ma mutation pour l'hôpital de Strasbourg. Ce fut certainement une des décisions les plus difficiles de ma vie. La séparation avec tous mes collègues et amis fut un véritable déchirement. Quitter cette ville où je m'étais bien intégré, mon lieu de travail et mes collègues, mes nombreux amis, était une décision douloureuse. Après une enfance perturbée par les années de guerre, ma jeunesse en internat jusqu'à vingt ans et des études de philosophie et de théologie dans un couvent, mon implantation à Nancy fut, en quelque sorte, un vrai nouveau départ. Tous ces liens tissés au fil des années, il fallait les rompre et tout recommencer ailleurs.

Déjà, mes deux copains Arsène et Christian avaient quitté notre logement commun et décidé de continuer leur chemin sur d'autres voies. Ils avaient chacun rencontré l'âme soeur et s'étaient engagés dans une vie de couple.

Rarement, sans doute, mutation ne fut acceptée si vite. J'ai appris, par la suite, que la Direction du personnel à Strasbourg avait reçu une lettre très élogieuse de la Direction de Nancy, comme appui à ma demande !

Affecté en radiologie au service de chirurgie infantile, j'ai habité deux ans une chambre, près du domicile de mon frère qui vivait dans une résidence pour aveugles. Il était fiancé. Après avoir perdu la vue, sa fiancée ne l'avait pas abandonnée. Un an après, elle l'avait rejoint à sa nouvelle adresse et ils s'étaient mariés.

Antoine et Janine menaient une vie normale, ils allaient au cinéma, au restaurant. Antoine, malgré sa cécité, avait une folle envie de vivre... Mais peu à peu son visage devint d'une pâleur inquiétante et il fut en proie à une fatigue chronique inhabituelle. Suite à un bilan sanguin, le diagnostic tomba comme un couperet : Antoine était atteint d'une leucémie myéloïde, une des formes les plus graves de la maladie.

Vint le temps de l'épreuve, l'hospitalisation, et l'annonce d'un pronostic vital engagé. Le courage d'Antoine et de Janine m'aidait à accepter la fin proche. Le médecin proposa une intervention de la dernière chance, l'ablation de la rate, tout en précisant que cela risquait de ne pas changer grand-chose.

La veille de l'opération, Antoine me demanda de l'installer près du lavabo :

– Je veux me faire beau !

Je l'aidais à se laver les cheveux.

Le lendemain les longues heures passées à attendre la fin de l'opération nous semblèrent une éternité.

– Tout s'est bien passé, nous signala finalement le chirurgien, à la sortie du bloc.

Le soir même, je revis Antoine. Il était serein et me souriait.

J'annonçai la bonne nouvelle à mes parents. Ils décidèrent de venir lui rendre visite, accompagnée de Janine, dès le lendemain.

Mais le lendemain, vers midi, j'eus la stupeur de découvrir une chambre vide.

Une infirmière m'expliqua :

– Votre frère est décédé, il y a une heure, d'une hémorragie interne.

Assis sur les marches de l'escalier de l'entrée de l'hôpital, je devais attendre la famille, qui était en route pour la visite et que je ne pouvais joindre. Je repensais à mon frère qui avait assumé sa cécité

avec une rage de vivre exceptionnelle. Lorsque le soir je me rendais chez lui, je retrouvais ses chaussures salies par les crottes de chiens qu'il écrasait sans les voir. Il en riait et moi, je pestais contre les maîtres indéliçats !

Un sentiment d'injustice et de révolte me submergea.

Pour nous, le choc fut rude. Pourquoi, lui, n'avait-il pas eut le droit de vivre ?

Entre temps j'étais devenu responsable de la section syndicale de l'Hôpital civil de Strasbourg.

Dans la mouvance des années 1960 à 1980, de nombreux groupuscules d'extrême gauche, comme la Ligue Communiste Révolutionnaires, les Maoïstes et d'autres encore, tentaient d'infiltrer les syndicats. A l'hôpital, ils distribuaient d'une main les tracts de notre section CFDT et de l'autre, leurs propres tracts, dénonçant nos positions.

A l'Ecole d'infirmiers de Strasbourg, en 1974, une revendication déjà ancienne a refait surface. Les élèves infirmiers voulaient que leur mois de stage d'été, quand ils remplaçaient des infirmières en congé, soit rémunéré. La direction s'y était toujours opposée. Le conflit s'est durci, avec des mouvements de grèves, des assemblées générales houleuses, animées par des groupuscules d'extrême gauche. Période difficile : je travaillais de nuit à l'hôpital et me rendais disponible le jour, pour des actions syndicales. Les négociations avec la direction se succédèrent sans succès.

Un jour, j'ai eu une convocation urgente chez le Directeur général. Celui-ci me signala une alerte à la bombe dans l'Ecole d'infirmiers. Nous avons fait une enquête de notre côté, persuadés qu'il s'agissait d'un chantage de la part de quelques personnes isolées, ce qui a été confirmé par la suite. Après des semaines de conflits, une rencontre avec la direction a été programmée afin de mettre un terme aux hostilités. La veille, comme d'habitude, j'avais pris mon service de nuit. Ce fut une nuit éreintante.

A l'heure de la relève du matin, j'ai pris un café dans la cuisine du service. Le café à peine bu, je me suis écroulé. J'ai repris conscience en réanimation. J'avais eu un malaise avec une sévère chute de tension.

La négociation avec la Direction se fit sans moi, mais ma présence ne fut pas, non plus, indispensable. Les copains ont fait le boulot et les élèves ont obtenu le paiement de leurs stages. Le soir même, le directeur est venu me rendre visite en réanimation.

Il m'a fallu quelques semaines pour me remettre sur pied.

Des années s'écoulèrent, durant lesquelles je me suis consacré a trois activités, la première professionnelle, l'autre concernant mes engagements syndicaux, la troisième dans le milieu religieux auquel j'appartenais. Responsable d'une commission «formation», j'organisais pour les religieux des stages de formation dans le domaine social.

Un jour dans mon travail hospitalier, en raison de l'évolution technique des appareils, on nous a annoncé la suppression du grade d'aide de radiologie. J'avais le choix entre, changer de travail, ou rester dans ce métier et me présenter au concours de manipulateur radio en passant ce diplôme en candidat libre. J'ai décidé de rester en radiologie et, après six mois de travail pour assimiler la théorie des trois années requises pour être manipulateur, j'ai réussi l'examen comme d'ailleurs la plupart de mes collègues.

Dans les années 1980 j'ai accepté la responsabilité du suivi régional de la vie syndicale dans tous les établissements de santé des deux départements d'Alsace et de la formation des délégués du personnel, charge lourde mais passionnante que j'ai exercée jusqu'à mon départ à la retraite.

Tout au long de ma vie professionnelle et aussi en raison de mes activités associatives, syndicales et religieuses, on m'a souvent posé la question : «Qu'est-ce qui te motive ?»

Au départ, j'ai tenu à rester discret au sujet de mes motivations profondes, réservant ces échanges aux rencontres très personnelles, principalement dans le milieu religieux auquel j'appartiens. Notre réseau, *Famille Franciscaine en milieu populaire*, local, régional ou national, rassemble des personnes, religieux ou laïcs engagés, en prise avec la vie réelle, dans des quartiers difficiles de banlieues, des cités ou dans des structures de travail comme les usines, écoles ou hôpitaux.

Ces temps de partages et de relectures régulières, en groupe, de nos engagements, sont essentiels : dans ces rencontres, j'y trouve une vraie fraternité, une écoute réciproque, une réflexion sur notre vécu, une entraide et la joie des retrouvailles régulières. Ce qui me motive le plus dans mes engagements, partagés au cours de ces années, avec tant d'hommes et femmes de foi, de bonne volonté et d'assoiffés de justice, est une conviction profonde : Dieu continue, jour après jour, à naître au coeur de nos vies, discrètement, pour nous inviter à faire rayonner autour de nous l'amour dont il nous fait don.

Ce qui m'importe, c'est vivre cet amour et renoncer à toute forme de pouvoir et de supériorité, d'ostentation et de prétention.

De belles retrouvailles

C'est en Avril 1995, après vingt-huit années d'activité hospitalière, qu'une nouvelle période s'ouvrait pour moi : la retraite. Et avec elle, d'autres chemins à explorer.

Mon départ à la retraite fut l'occasion de belles retrouvailles, au cours d'une soirée organisée avec tous mes amis, de vieux compagnons de route pour certains, ainsi qu'avec ma famille. Près de cent vingt personnes ont répondu à l'invitation.

J'ai une énorme reconnaissance envers tous ceux qui ont suivi mon cheminement, mes doutes et mes recherches.

Je ne me suis pas privé de le leur dire ce soir-là.

«Chers amis,

Lorsque je jette un coup d'œil sur ces années de travail hospitalier et d'engagements divers, je ressens un sentiment de reconnaissance et un indestructible espoir en l'avenir.

Je vous dois un peu d'être aujourd'hui ce que je suis devenu. Ni meilleur ni pire qu'un autre, ce n'est pas le problème, mais quelqu'un d'autre que celui qui s'est présenté à l'hôpital, il y a vingt-huit ans.

A dix ans, j'ai quitté le milieu familial pour suivre de longues études dans un cadre bien protégé. A trente ans, j'étais censé être mûr pour réaliser ce qu'on attendait de moi. Il me suffisait de suivre la filière. Mais les filières bien huilées des institutions religieuses ne m'emballaient pas. Il me fallait déjà tenter un peu de hors-piste. Il me fallait surtout confronter mes convictions profondes avec le monde réel et concret. Il me fallait coller au plus près de l'aventure humaine.

L'hôpital allait s'en charger, d'abord à Nancy puis à Strasbourg à partir de 1973. Je découvrais le monde du travail, ses lois, ses rites, ses multiples contraintes, la fatigue – quelquefois jusqu'à la nausée – l'envie de fuir, les humiliations réservées surtout aux petits et aux «sans-grade», mais aussi le dévouement des soignants et le courage des malades devant la souffrance et la mort qui ont souvent forcé mon admiration.

J'ai aussi découvert à travers l'engagement syndical, l'amitié, la solidarité qui s'organise, les responsabilités : une vraie école de vie ! Je mesure aujourd'hui la chance que j'ai eue, notamment de me faire tant d'amis. Nous nous soutenions mutuellement, recevant et donnant à tour de rôle, avec équité.

Combien d'aventures rêvées ensemble et, quelquefois, réalisées. Cette vie de travail, qui est l'ordinaire de chacun, m'a profondément marqué, surtout les premières années. Une chose reste à jamais imprimée en moi : chaque fois que je traverse un hall ou monte un escalier dans lequel une femme de ménage passe un chiffon mouillé, je me fige instantanément, attendant qu'elle m'invite à passer.

Autre souvenir indélébile qui me fait sourire aujourd'hui. Certains m'avaient dit :

– Tu vas travailler à l'hôpital, mais il n'y a que des femmes !

A l'époque du séminaire, lorsque j'avais quinze, seize ans et que nous nous apprêtions à rejoindre nos familles respectives, le directeur nous mettait en garde :

– Surtout si vous voyez une fille que vous connaissez, changez de trottoir !

Je dois vous avouer humblement qu'il m'arrive encore de changer de trottoir, mais c'est pour les rencontrer, leur faire la bise et un brin de causette. Les copines au travail et en dehors m'ont sensibilisé

au fait que la vie était aussi faite d'émotions et de tendresse. Je leur dois d'être plus humain, plus nuancé, bien que tout autant déterminé. J'ai apprécié leurs compétences lors de situations parfois délicates.

Mais outre tout ce que je dois aux rencontres et à l'expérience, il me reste aussi des doutes et des questions qui me poursuivent encore. Tant d'efforts et d'énergie dépensés pour tenter de rendre le monde meilleur pour tous, quand, autour de nous, ne cesse de monter des comportements d'exclusion et de rejet ; quand l'égoïsme semble triompher sur la solidarité, chacun se calfeutrant dans sa petite sphère de sécurité, les plus faibles sont, plus que jamais, sacrifiés sur l'autel du profit.

Les situations difficiles que nous vivons nous forcent à puiser au plus profond de nous-mêmes l'énergie qui nous fait avancer et qui permet d'espérer encore. Nous avons fait le choix de vivre les fenêtres ouvertes sur le monde : les bourrasques nous atteignent, nous égratignent, nous décapent et, en même temps, nous enrichissent. Nous ne sortons pas indemnes d'une vie ouverte, mais nous en sortons grandis et j'en conclus que ce n'est pas le monde que nous transformons : c'est nous qui sommes transformés. C'est pour toutes ces raisons que c'est l'espoir qui domine à travers ce que je vis : un espoir que j'aimerais vous communiquer.

Nous puisons nos énergies à des sources différentes, qu'elles soient philosophiques, religieuses ou humanistes. Qu'importe : notre quête est la même. Nous partageons l'essentiel. Même si les apparences donnent l'impression d'un combat perdu d'avance, quelque chose me dit que ces sources d'énergie réunies, en permanence renouvelées et reliées à tant d'autres sources, finiront par inonder une humanité qui trouvera, progressivement, les chemins de la compréhension, du respect de tous, de la fraternité, de la justice et de la paix.

C'est le sens que je voulais donner à cette rencontre amicale.

Je suis actuellement en arrêt sur image. Je me donne le temps de faire le point. Ma retraite n'est pas un «retrait», mais, je l'espère, un «approfondissement».

En vous remerciant pour votre amitié, je compte encore sur elle pour rebondir vers une nouvelle destinée, mais cette fois sans grande responsabilité, comme au début de mon aventure. Cette vie de contact m'est indispensable comme l'air que je respire.

Vous ne m'en voudrez pas, j'espère, de ces paroles bien sérieuses. Ce que j'ai partagé avec vous, dans l'intimité de petits cercles ou en tête-à-tête, je tenais à vous le dire, de vive voix et alors que nous sommes tous réunis, ce qui ne nous empêche pas, maintenant, de faire la fête !

Musique !

Quelques mois plus tard je rejoignais les équipes de Médecins du Monde.

Chapitre 2

L'errance et la précarité

*C'est écrit dans les étoiles, vous savez.
Je veux dire le fait de croire aux miracles.
Et s'ils ne se produisent pas seuls,
Vous les ferez se produire.*

André Brink

Les sans abris et leur hôtel “ mille étoiles ”

Qu'était devenu Daniel, l'homme à la valise ? Comme une ombre fugitive, il avait traversé ma vie. Or, une expérience comme celle-ci, aussi brève soit-elle, me permettait de mieux comprendre le monde de la précarité, avec sa soif de reconnaissance. Mon souhait était de devenir le porte-parole de gens comme lui. Aussi, parfois, je me donnais le temps de regarder la réalité en face, sans la fuir...

La nuit, nous croisons des sans abris, clochards et vagabonds en perdition, chez qui la demande n'existe même plus, au point qu'ils refusent même un lit dans un foyer.

Un soir de janvier, une délégation de Médecins du Monde d'Alsace se retrouve au chaud pour partager une galette des rois et échanger les vœux, ainsi que les dernières nouvelles. A l'extérieur, la nuit s'annonce très froide.

– Ah ! on est mieux là que dehors...

Cette réflexion suffit à déclencher une soudaine prise de conscience collective : comment survivent les sans abris dans Strasbourg, alors qu'on enregistre une température de moins dix degrés ?

Dès le lendemain matin, une équipe de quatre volontaires se retrouve pour organiser une sortie de repérage : un médecin, une infirmière, une psychologue et un accueillant, qui deviendra le premier ambulancier du service.

C'est ainsi qu'est née l'idée de marauder à la rencontre des gens de la rue !

Le soir même, l'opération est lancée. Par la suite, la mise à disposition d'une ambulance par l'Hôpital Universitaire de Strasbourg facilitera la tâche.

Contact était pris avec le 115, service de régulation des urgences, pour l'informer de notre initiative et, d'emblée, nous sont signalés plusieurs cas avec indications de lieux, afin que nous puissions nous y rendre. Soupe, café et chocolat sont proposés. Couvertures et vêtements chauds sont distribués... Des gestes qui contribuent à assurer un peu de réconfort. Mais notre rôle était surtout d'assurer une veille de soins pour les gens de la rue.

La première tournée dura près de quatre heures et permit de rencontrer une vingtaine de personnes, hommes en majorité, entre trente et soixante ans pour la plupart. Certains étaient à la rue depuis quelques semaines, voire quelques mois ; d'autres s'y trouvaient depuis plusieurs années. Mais la plupart refusaient de rejoindre un foyer d'hébergement.

L'équipe de Médecins du Monde travailla en alternance avec la Croix-Rouge, plusieurs fois par semaine, le but étant de sillonner la ville et ses alentours afin d'assurer une modeste veille sanitaire. Ces « maraudes », qui résultent uniquement d'initiatives associatives, vont finir par compléter le dispositif mis en place dans certaines villes par les pouvoirs publics et auquel a été donné le nom de « Samu social ».

Nous étions de nouveau en décembre avec la même angoisse : celle de voir le froid faire des victimes.

Eric et Maximilien avaient trouvé refuge sous un pont, au bord de l'Ill. Korjack et ses deux amis polonais avaient installé leurs quartiers sur une terrasse, aux abords d'un campus. Jean et Sylvain avaient fait de la pénombre d'une porte cochère un recoin de tranquillité en plein cœur de la ville.

Scott, quant à lui, avait établi son domicile dans le renforcement de l'entrée d'un magasin de lingerie.

Jacques, pour sa part, s'était installé sous les arcades de la rue St Louis, non loin du Théâtre de la Choucrouterie, un café-théâtre réputé de Strasbourg. Enfin, il y avait Bob, qui refusait toute assistance, et qui avait préféré se retirer en périphérie, pour faire son feu sous un pont autoroutier.

Il y en avait d'autres encore, éparpillés aux abords de la gare : une famille polonaise avec deux jeunes enfants et aussi Sonia, désemparée, perturbée, souffrant de pertes de mémoire... Les uns acceptaient du bout des lèvres un hébergement pour une nuit ; les autres prenaient simplement une soupe ou un café et attendaient que le jour se lève.

A 23 heures, l'ambulance s'arrêta devant l'église St Paul et ses trois porches, ouverts sur les lumières de Noël qui se reflétaient dans le canal.

Sous le porche nord, Marc accepta le café que nous lui proposions. Porche sud, Fred se réchauffa comme il pu, sous une montagne de couvertures humides. La nuit fut froide. Fred, la quarantaine, était peu loquace. Il vivait dans la rue depuis des années. Il avait froid aux pieds, mais refusait l'hébergement proposé aux Remparts, anciennes fortifications transformées en hébergements d'urgence.

Place Brant, les arbres de Noël brillaient dans la nuit étoilée. Les habitués étaient là, dans de sommaires abris installés sous un pont : pour l'essentiel des gens d'Europe de l'Est. Autour d'eux, des ballots de vêtements chiffonnés, un réchaud à gaz, des casseroles... Ce qui a d'abord retenu notre attention était l'abondance de cadavres de bouteilles qui jonchaient le terrain. Nous nous sommes approchés. Les paroles et les odeurs étaient fortes.

Nous étions face à une population marginale, disparate, venue de partout et nulle part, et échouée là, suite à de longs périple provoqués, avant tout, par des tragédies personnelles.

L'ambulance remonta avenue des Vosges, puis longea les bords de l'Ill. Sous un autre pont, Patrice avait rejoint son nouvel abri, rafistolé avec des planches, des cartons et de vieux matelas. Récemment, il avait retrouvé son habitat carbonisé : incident ou règlement de compte ?

Un jeune homme et son père étaient dans une entrée d'immeuble. Ils n'avaient besoin de rien. Un appel téléphonique les avait signalés. Le père était couché sous une grosse couverture et vociférait parce qu'il était dérangé dans son sommeil. Le fils, Paul, 25 ans environ, décida d'aller dormir avec son berger allemand dans sa voiture. Il accepta un café. Il était content de discuter avec nous. Précédemment, il logeait avec son père dans un petit appartement, mais il y eut des retards de paiements de loyer, des allocations qui ne venaient pas et d'autres soucis... Et ils ont été mis à la porte.

Mais il n'y avait pas que des mauvaises surprises :

– Un vétérinaire a accepté de soigner gratuitement mon chien !

Son père avait froid. On lui a remis un sac de couchage.

La maraude tourna encore et encore. La rue des Grandes Arcades avec les Roumains ; le coin-électricité de Strasbourg – un haut lieu de squat – les forêts avoisinantes où se réfugiaient les marginaux, chassés du centre-ville, essentiellement des sans-papiers, recherchés par la Préfecture en ces temps de fête et d'afflux touristique. Strasbourg, ville lumière, capitale européenne, se doit de rester une ville propre !

A une heure du matin, le hall de la gare, un bon refuge, fermait ses portes, expulsant ses derniers occupants. Panique à l'extérieur : trouver un abri... Le 115 ne répondait plus. Tous les lits étaient occupés.

Contrairement à ce qui nous est souvent affirmé, il n'existe pas de réquisitions générales de logements chaque fois que les places font défaut. Une réquisition ne peut se faire que par décision préfectorale et la décision elle-même s'établit selon une échelle de gravité, qui prend en compte la température et les conditions de sécurité.

Pas de morts dans la rue !

Il nous fallait organiser des va-et-vient avec le service des urgences de l'hôpital.

Mais nous nous heurtions à de nouvelles difficultés : les urgences étaient débordées. Et puis, était-ce vraiment le travail des urgentistes et ne risquaient-ils pas, avec cette nouvelle tâche, de mettre en péril tout le service ?

Quant aux soins, ils concernaient pour l'essentiel des maux de tête et des plaies. Les blessures touchaient notamment des pieds épuisés par la marche et enserrés, jour et nuit, dans des chaussures pas toujours adaptées.

Mais parfois, les symptômes étaient plus graves. Nous leur tenions compagnie. Ce n'étaient que des ombres, des lambeaux d'âme, leurs corps ayant surtout souffert d'avoir été trop recroquevillé dans quelque chose que l'on appelle pompeusement «un abri» !

Certains, loin de tout désir, réclamaient, quelquefois violemment, qu'on leur «foute la paix».

Quelles solutions fallait-il trouver au-delà de nos interventions dérisoires ? A qui parler de la solitude de ces hommes ? A qui expliquer leur cauchemar au quotidien ?

Et que de temps passé à réfléchir ensemble, dans des réseaux sociaux ou ailleurs, pour tenter de cerner les causes de ces situations : politique de rejet, indifférence généralisée, inégalités discriminatoires et refus de partager dans nos sociétés d'abondance...

Un compagnon maraudeur m'a dit, un jour, avoir fait dans la semaine une belle maraude. C'est quoi « une belle maraude » ?

Est-ce quand la tâche semble avoir été bien accomplie, avec de nombreux cafés ou soupes servies ; des couvertures et des sacs de couchage distribués en grande quantité ; des conseils prodigués, des pansements refaits et des lits trouvés dans des centres d'hébergements ?

Une belle maraude, est-ce quand il y a eu beaucoup de monde dans la rue, des contacts réussis, sans rancoeur ni agressivité, sans trop de délire sous l'emprise de l'alcool ou de la drogue ?

Est-ce quand le courant passe et qu'on crée, comme on dit, du lien social ? Est-ce s'entendre dire :
– Merci, c'est bien ce que vous faites !

Gégé, un ami et maraudeur, ne pouvait pas trouver le sommeil tant qu'il n'avait pas essayé, préalablement, des heures durant, de reconforter tout ce peuple de la rue. Après une tournée particulièrement éprouvante par son apparente inutilité, il eut le courage de se remettre en cause, pour ensuite se consacrer totalement à l'accueil au Centre.

Alors l'expérience d'une belle maraude, pour le bénévole de base, ne serait-ce pas, en rentrant chez soi, une bonne insomnie, avec des visages qui s'impriment dans la tête et nous hantent et des mots qui résonnent à nos oreilles jusqu'au petit matin ?

Nous avons, semble-t-il, un talent fou pour trouver supportables les souffrances des autres !

Alors oui, il faut s'indigner, dire et redire sans relâche que l'indifférence est inacceptable.

Je ne me contenterai jamais de la fameuse phrase, attribuée au Christ par les Evangiles :

«Il y aura toujours des pauvres parmi vous.»

Quelquefois, elle sert à masquer nos impuissances, voire nos indifférences.

Survivre

L'existence des pauvres n'est hélas pas une situation nouvelle. Au cours des siècles, des progrès ont été faits pour mieux intégrer certains groupes, tels les malades mentaux ou les handicapés. Les hospices, précurseurs des hôpitaux, étaient ouverts aux indigents.

Pourtant, aujourd'hui encore, dans nos sociétés protégées, ces mêmes personnes dérangent et deviennent insupportables. Elles sont «le maillon faible» de notre société et, comme dans un certain jeu télévisé, le maillon faible est condamné à l'exclusion.

Tout se passe comme si, actuellement, la vie devait ressembler à un jeu avec des gagnants et donc, forcément des perdants. La réussite s'obtiendrait en dominant et en écrasant les autres. Ainsi, à notre époque, ce serait presque «normal», car dans les règles du jeu, de sacrifier et d'éliminer certains de nos semblables.

Un soir, en rentrant de mon lieu de travail, je croise Guy, habitué à fréquenter notre Centre de soins. Il est assis Place Saint-Etienne, sur la margelle de la fontaine, comme à son habitude. Normalement, il devrait être à l'hôpital, car on lui a diagnostiqué une tuberculose. Après quelques jours passés à l'Escale (Centre de soins pour personnes en grande précarité), il a été envoyé en maison de repos, mais deux jours après, il a pris la poudre d'escampette. Pendant plusieurs semaines, il n'est pas réapparu. Et pour cause ! Dans son départ précipité, il avait emporté avec lui les papiers et le chéquier d'une accueillante de notre Centre. Plusieurs faux chèques lui ont permis de passer quelques bonnes nuits à l'hôtel, mais il a fini par être repéré. Toutefois, il eut le bon réflexe de déposer le butin de son vol dans notre boîte à lettres.

Je m'arrête à côté de lui. Il a froid et se réchauffe à la bouteille, malgré les antibiotiques.

– J'en prends un peu plus que la dose de l'infirmière, me glisse-t-il. Ça ne peut pas me faire de mal !

Puis il enchaîne, dans un soliloque :

– Tu vois, Aloyse, ça fait dix ans que j'occupe cette place. Je connais tout le monde, ici. Dans ce lycée, là-bas, c'est plein de fils à papas. On les repère tout de suite. Les curés d'à côté, je les connais. Il y en a un qui est pas mal. Il s'appelle B. Parfois, je discute avec lui. Il ne comprend pas pourquoi, avec mon instruction, je suis dans la rue. L'autre fois, à l'Escale, ils m'ont fait remplir le Livre d'Or. Une soeur a lu mon mot et elle n'en revenait pas de voir comment je savais écrire. Mais les autres curés, je ne les aime pas... Moi, j'ai mon église perso, c'est rue Foch, (Centre de Médecins du Monde). Tu me croiras si tu veux, ou pas, mais là-bas ça fait du bien d'y aller, rien que pour un sourire. Mes curés, à moi, ils sont là-bas. Ils ne te font pas de prêchi-prêcha. Ils te soignent et te parlent gentiment. Si la religion, c'était ça, les églises seraient trop petites. Je l'ai dit à B., mais il n'a rien répondu.

Nous restons un moment silencieux.

Un aveugle s'approche.

– Ah, tiens ! C'est un copain qui vient. Je te laisse.

Guy se lève, prend l'aveugle par le bras. Tous les soirs, il l'emmène dans un café du coin, où on leur offre un expresso. Cela leur permet de rester au chaud en attendant la nuit. Je les regarde s'éloigner, clopin-clopant, l'un prenant appui sur l'autre...

Ensuite, l'aveugle rejoindra son logis, une maison pour non-voyants, dans le quartier et Guy retrouvera son abri de fortune, sous un pont, dans le froid et l'humidité. Pour lui, comme pour tant d'autres, la nuit va être longue.

Au départ, pour ces personnes de la rue, une difficulté imprévue : rupture affective, accumulation de dettes, perte d'emploi, emprisonnement, difficulté à obtenir des papiers en règle pour des étrangers.

Progressivement, s'installe la perte de confiance en soi, les doutes... Subsistent encore un reste de cercles familiaux ou le soutien de quelques amis, mais les difficultés relationnelles créent des distances. Viennent ensuite les troubles psychologiques et l'agressivité. Mais on s'accroche, on élabore encore des plans : on va s'en sortir !

Quand la situation perdure, les décrochages s'enchaînent. Premières visites aux associations pour de la nourriture et des vêtements. Rencontres en cachette pour chercher conseil. Premiers décrochages par rapport à la famille et aux amis : la honte s'installe. Les démarches pour le travail se font plus rares : on n'y croit plus. L'on se voit abandonné et l'on s'abandonne. On tente d'oublier. Alors, c'est un refuge dans l'alcool ou la drogue qui vient ensuite accentuer la chute.

S'ensuit un début de rupture sociale : on quitte un monde, on rejoint la rue. Il y a la révolte, l'agressivité, la nécessité de survivre – jusqu'à devoir défendre sa place pour la manche – et, quelquefois, un dernier sursaut avant le plongeon fatal.

Dès lors, seul compte le moment présent : vivre au jour le jour. L'univers du sans-abri se rétrécit. Il y a un sentiment de déshonneur mais aussi de fierté. Il se cache, dort le jour, marche la nuit, fuit les regards, perd la notion du temps, mais aussi la perception de son propre corps, jusqu'à un déni de la souffrance : il devient, pour ainsi dire, insensible à la douleur.

Ceux-là ne sont plus dans la même course que les autres. Ils sont devenus différents et souvent, culpabilisent. Se sentir différent et être rejeté parce que différent, va de pair. La non-reconnaissance conduit à l'isolement. Les plus courageux d'entre eux tentent de faire face, effectuent des démarches, mais finissent par se décourager devant les échecs répétés.

L'absence de contacts physiques, de relations sexuelles, de liens affectifs, creuse la distance. Ils ont peur et font peur. Ils dérangent et font pitié. Alors, souvent, nous les voyons en compagnie d'animaux : c'est généralement leur seul lien affectif. Il leur est indispensable. Car le chien a aussi besoin d'eux. Cela leur donne un rôle. Paradoxalement, l'animal les humanise !

Au fur et à mesure, une perte d'identité se précise. Certains ne répondent plus à leur nom. Il n'y a plus d'interlocuteurs.

Le vieillissement apparaît précocement, déjà en raison d'un manque d'hygiène, mais aussi et surtout à cause de l'alcool : problèmes de dentition, allure ralentie, affaissement de la silhouette... Que ce soit pour soutenir un regard au moment de la manche ou effectuer une démarche auprès d'une organisation, rien de tel qu'un remontant.

– C'est la galère, je vis, donc je suis fort !

Mais le regard fuyant n'est pas toujours ce qu'il y a de pire.

– Vous ne pouvez pas savoir... me confie un jour Jean Christophe. Il y a des regards... On préférerait que les gens détournent la tête... Des regards qui vous enfoncent plus bas que vous n'êtes, ou alors extrêmement méprisants... Mais qu'est-ce que je leur ai fait pour qu'ils me regardent ainsi ?

Pour fuir le regard des autres, une seule solution : marcher, ne pas s'arrêter... Marcher, c'est passer inaperçu.

– Je suis comme tout le monde.

Il doit donner l'impression d'aller vers un but, d'aller quelque part. Il est sale, il n'est plus respectable, il n'a plus rien ni dans la poche, ni dans l'estomac. Il survit pourtant, se traîne, le regard dans le vague, insensible à l'agitation extérieure, fantôme errant hors de son identité.

Le meilleur réflexe de survie, pour l'homme de la rue, c'est de s'organiser : quête quotidienne de la nourriture dans les poubelles, à la sortie des marchés, aux abords de certains magasins qui jettent des excédents alimentaires ou des produits périmés... Enfin, aller frapper aux portes d'organismes d'aide alimentaire.

Les sans-abri ont leurs trucs, leurs secrets, se donnent les filières dans leur groupe, comme un plan petit-déjeuner aux abords d'un Mac Do, à cinq heures du matin, juste avant que les restes de la veille ne soient jetés. Ils se délimitent un territoire et le défendent contre les intrus.

De petits clans, sortes de microcosmes sociaux, se créent, avec des hiérarchies établies spontanément, en fonction de l'âge, du caractère et du degré de débrouillardise de chacun.

Recevoir une aide des autres, lorsqu'on a définitivement abdicqué, c'est reconnaître officiellement sa situation d'assisté. Le sentiment d'incapacité provoque une déprime permanente, une impression de non-retour... Naissent alors une souffrance psychologique intense un laisser-aller général, sans recours aux soins ni à une hygiène minimale : un anéantissement progressif.

L'alcool devient l'unique remède. Il diminue la douleur, apporte une chaleur illusoire par temps froid. Il redonne le moral et chasse une réalité devenue insupportable.

Les miracles existent

Un soir de décembre 2003, Céline, ma nièce, maman d'un petit garçon, m'appela pour me signaler qu'elle ne pouvait plus rencontrer son père, Gérard, qui allait très mal et refusait toute visite. Elle ne pouvait même plus le joindre par téléphone : la ligne était coupée. Elle me demanda alors de voir ce qui se passait.

Gérard, un de mes frères, vivait sa vie un peu à l'écart, surtout depuis son divorce. En fin de semaine, il accueillait régulièrement son fils Yann, handicapé de naissance. Ces deux-là étaient devenus inséparables. Mais voilà, Gérard buvait. Il buvait avec ses amis, des piliers de bistrot du quartier. Il aimait sortir et faire la fête depuis son départ à la retraite, ce qui avait aggravé sa dépendance à l'alcool.

La porte d'entrée de son immeuble était fermée. Je sonnai chez un voisin qui m'ouvrit, puis frappai à sa porte à l'étage. Il y avait de la lumière, mais personne ne répondit.

J'insistai :

– C'est moi, Aloyse, ouvre-moi !

Je finis par entendre un grognement.

– Fous-moi la paix !

Après plusieurs tentatives, je décidai d'y retourner le lendemain matin.

– Qu'est-ce que tu veux ?

– Ouvre-moi, je voudrais te voir.

Je poussai la porte : elle était ouverte...

Mais à peine entré, je suffoquai : des odeurs d'alcool, des déchets de restes alimentaires, des plats en carton et plastique qui jonchaient le sol, des papiers partout, des lettres non-ouvertes, l'odeur du linge sale... Un désordre indescriptible. Je courus à la fenêtre, pris d'un malaise.

Il était assis devant une table basse, la bouteille de pastis à portée de main.

– Tu n'as rien à faire ici, laisse-moi crever !

Je ne trouvais pas les mots, comme paralysé par la scène. Je réalisais peu à peu la gravité de sa situation. Toutes les deux minutes, une gorgée, puis une cigarette puis encore une gorgée. Je repartis en lui disant que je reviendrais le lendemain.

Il me fallait réfléchir... Je passai une belle nuit blanche !

Le lendemain, j'informai les collègues de Médecins du Monde que je viendrais un peu moins souvent et leur expliquai la situation en quelques mots. Tout le monde comprit.

Gérard est devenu G-G, surnom donné par ses copains et allusion à sa taille (Gérard le Grand). Je revis G-G, un autre jour, puis encore un autre. Je finis par venir régulièrement chez lui, un jour sur deux. Mais chaque fois, on n'échangeait que peu de mots. J'essayais de lui dire qu'il pouvait s'en sortir, que je pouvais l'aider. Il refusait. Il n'avait aucune envie de s'en sortir.

Un matin, G-G me demanda quelques sous pour manger. J'en profitais pour lui faire part de mon étonnement au sujet de sa situation, car il avait une bonne pension, comme ancien cadre d'une entreprise de transport. J'acceptais de le dépanner, mais en contrepartie, il me permettait de jeter un coup d'œil sur ses finances. Je rapportais chez moi un plein sac de papiers et de courriers.

Le constat fut terrible. Sa pension était au trois-quarts bloqué, pour défaut de paiement d'impôts depuis deux ans. Son compte en banque était bloqué à cause d'une dette importante. La carte bancaire lui avait été retirée. Le banquier, compréhensif, continuait néanmoins de lui garantir le versement mensuel du loyer, afin d'éviter l'expulsion de son logement.

Une autre banque, où il avait contracté un emprunt, lui réclamait un remboursement mensuel très lourd, plus les dix pour cent pour retard de paiement depuis un an. Il n'avait plus d'assurance maladie ni de complémentaire santé pour défaut de paiement des cotisations. Il était menacé de coupure d'électricité et de gaz pour non-paiement des factures et de la saisie de ses meubles, par un huissier.

En raison de l'urgence, je sollicitai amis et famille, pour colmater les brèches. J'y mis mes économies et un contrat d'assurance vie. Après plusieurs mois de démarches compliquées, toutes les dettes furent payées et sa pension complète lui fut à nouveau versée.

Mais il me fallait gérer ses finances. Il obtint de sa banque une autorisation pour retirer quatre cents euros par mois, mais la carte bancaire lui resta interdite. Tous les frais fixes étaient, quant à eux, mis en prélèvement mensuel. Il lui restait donc quatre cents euros pour l'alimentation, l'alcool et les cigarettes.

Mais il y eut également les problèmes de santé. G-G allait de plus en plus mal. Il se déplaçait péniblement, souffrait de maux d'estomac. Après beaucoup d'hésitations, il accepta de rencontrer le médecin hospitalier responsable du service d'addiction à l'alcool.

Après la visite, le Docteur D. me prit à part :

– La situation de votre frère est sérieuse et préoccupante. C'est un alcoolisme profond. Il n'est pas garanti qu'il réussisse à remonter la pente. N'attendez pas de miracle. . .

Je m'en doutais. La situation était des plus simples : tant que mon frère refusait la cure médicale, il n'y avait, pour lui, aucun espoir.

G-G avait beau être mon frère, j'avais du mal à le reconnaître. Sa voix de rogomme n'était pas la sienne. Son langage vulgaire n'était pas sa façon de parler. Il était comme possédé. Il avait changé de personnalité.

Nous étions proches. Gérard était dans la même pension que moi. Lorsque j'étais en première, il était en sixième. Il avait alors une superbe voix de soprano. Dans notre pension, nous faisons partie d'une grande chorale. J'étais ténor et nous chantions souvent en duo.

Enfant, Gérard avait eu un souci de santé. Il avait souffert d'énurésie ; sans doute une séquelle des années de guerre. Mais quand le surveillant du dortoir découvrait, au matin, ses draps mouillés, il l'obligeait à passer entre les rangs des élèves, au cours du petit-déjeuner, en montrant son drap sale.

Quelques jours avant les vacances de Noël, un de ses camarades de classe eut la visite de ses parents à la pension. La famille habitait à Bitche, tout comme nous. Gérard trouva là une superbe opportunité pour prendre la poudre d'escampette. Il se glissa en douce dans le coffre arrière de la voiture de cette famille, et se fit ainsi ramener à la maison. Gérard refusa ensuite de retourner en pension. Il m'avait souvent rappelé cet épisode. Il avait du mal à effacer ces souvenirs humiliants.

Dans la famille, c'était un boute-en-train. Il savait animer nos retrouvailles. C'était, par ailleurs, un bon père de famille, en particulier pour son fils handicapé.

Mais Gérard était devenu G-G.

Une fois sa situation financière assainie, je perçus quelques efforts de son côté. Chaque semaine, avec son consentement, nous préparions sa dose de pastis en la diluant dans l'eau et en diminuant progressivement la quantité d'alcool.

Mais G-G était très nerveux, irritable. L'alcool continuait de le détruire. Il finit par accepter une visite médicale chez un spécialiste des maladies digestives. Mais prenant peur dans la salle d'attente, il agressa des personnes présentes et insulta le médecin, parce qu'il ne voulait plus attendre. Il ne tenait pas en place. J'ai réussi à le calmer.

Le médecin lui prescrit des calmants et proposa un bilan de santé complet. G-G refusa.

G-G était aussi démoralisé à cause de son fils. Celui-ci lui rendait visite de plus en plus rarement et lui, d'ailleurs, n'était plus en état de le recevoir. Mais cette situation le chagrinait énormément.

Cela faisait un an, à présent, que je l'accompagnais et depuis longtemps j'avais cessé toute pression plus ou moins moralisante à son égard. J'avais fini par comprendre que seul un sursaut de sa part permettrait un petit espoir de sortir du cercle infernal.

Un matin d'avril 2005, il me dit :

– Ça suffit, emmène-moi à l'hôpital.

– Tu n'es pas bien ? Tu veux que j'appelle un médecin ?

– Non. Je veux faire la cure.

Je lui avais si souvent proposé la cure qu’il avait finie par se rebiffer systématiquement à cette idée. A présent, il était prêt. Il avait fallu attendre un an pour cela.

Deux jours plus tard, il était hospitalisé. Une cure, c’est un violent sevrage de dix jours. Le malade est sous de puissants tranquillisants, réduit à l’état de légume. L’organisme, réagit violemment contre les privations imposées, un véritable bras de fer entre le besoin de drogue et le sevrage.

Les dix jours ont passé. Le médecin responsable du service me convoqua :

– Le résultat n’est pas satisfaisant pour votre frère. Il serait déconseillé de le lâcher maintenant. Tous les efforts déjà entrepris ne serviraient à rien. Êtes-vous d’accord pour entreprendre une deuxième période de dix jours ? Si le cœur tient bon, il y a une petite chance.

– S’il n’y a pas d’autre choix, je pense qu’il partagera cet avis.

Je vais lui en parler. Il accepta.

Peu à peu, G-G allait mieux. Il se levait, prenait un petit-déjeuner copieux, se nourrissait bien, retrouvait un peu le moral. La diminution progressive des médicaments lui rendit son autonomie et sa capacité de décision. Avec l’assistante sociale, nous avons préparé un mois de post-cure dans un établissement spécialisé, situé dans les Vosges.

Son ex-femme, son fils, sa fille et son petit-fils lui ont rendu visite. Il allait mieux, mais, en douce, avait recommencé à fumer. Le médecin m’expliqua qu’il fallait le laisser faire : il ne pouvait pas mener deux combats difficiles à la fois.

Au bout d’un mois, je le ramenaï chez lui.

– C’est chez moi ?

Il ne reconnaissait pas son appartement. Pendant son absence, avec une amie, nous avons tout remis en état : nettoyage complet des lieux, pièce par pièce, les meubles, la literie, le linge, la vaisselle. On avait trouvé des bouteilles de pastis camouflées dans tous les recoins, dans les armoires, sous le lit.

G-G s’assit sur son canapé. Très ému, il me mit un bras sur l’épaule :

– Je te jure, Aloyse, je ne boirai plus jamais.

G-G pouvait-il redevenir Gérard ? Le Docteur D m’avais fait de sombres pronostics : quatre-vingts pour cent des malades rechutent après les cures. Mais nous voulions y croire et, de toute façon, dans un cas comme dans l’autre, je l’accompagnerai jusqu’au bout.

Quelques jours plus tard, il accepta de faire un bilan santé. Le radiologue, que j’avais longuement informé, examina l’état du foie et exprima sa surprise.

– Ce n’est pas possible... Son foie est intact ! Aucune trace de cirrhose !

Gérard reprit goût à la vie. Alors, j’espaçais un peu mes visites. Il reprit progressivement son autonomie financière. Il garda tout de même des séquelles physiques. Ancien grand sportif, excellent joueur et entraîneur d’une équipe de handball, il avait, auparavant, une condition physique exceptionnelle. C’était peut-être cela qui l’avait sauvé.

Il s’interdit, désormais, certains endroits dans le quartier, certains rayons du supermarché, et surtout les piliers du bistrot qu’il fréquentait.

– Allez G-G, juste un petit coup, cela ne peut pas te faire de mal.

Cinq ans plus tard, Gérard était devenu un «alcoolique abstinent». C’est le sobriquet qu’il s’était donné. Il avait réussi à rembourser les sommes d’argent avancées pour éponger ses dettes. Ceux qui l’avaient aidé financièrement n’en revenaient pas. Certains de mes amis avaient même refusé d’être remboursé.

Le Docteur D, que nous continuions à voir régulièrement, nous avait dit :

– Ce que vous avez fait ensemble est exceptionnel. Un cas sur cent, mais attention, le plus difficile est de durer !

Gérard le savait : même s’il avait repris contact avec la famille, et qu’il participait aux rencontres, aux fêtes, et conduisait son petit-fils au sport le mercredi, son combat se poursuivait quotidiennement. Il devait continuer à se battre, chaque jour et encore pendant longtemps.

Aujourd'hui, Gérard affirme avec force :

– Mon combat est terminé. Cela ne me fait plus rien quand vous trinquez et que je prends mon verre d'eau !

Il ne se gêne pas pour évoquer son histoire, même s'il ne se souvient pas de tout. Il est fier de s'en être sorti, et a raison de l'être. Il reconnaît que l'accompagnement est indispensable pour trouver le chemin de la sortie, mais confirme aussi que le combat, après la cure, est d'abord un combat personnel pour éviter la rechute.

Il a accepté que je raconte son histoire, notre histoire, et a souhaité y joindre son propre témoignage :

«Toute cette histoire est authentique ! Je ne peux que remercier ceux de ma famille et de mon entourage pour leur soutien et leur calme ! Pour les remercier, j'avais décidé de leur prouver que j'étais encore capable de réagir. Après les traitements, j'ai refusé toute participation aux groupes de soutien, rencontres de dépendants ou d'anciens alcooliques. Mon médecin a compris ma détermination à vouloir m'en sortir seul !

Tombé seul dans le gouffre, il était normal que je cherche, moi seul, à m'en sortir. C'est ce que j'ai fait ! Du jour au lendemain, plus une goutte d'alcool. Les médecins me félicitaient et me demandaient comment je faisais ! Nous savons que près de quatre-vingts pour cent des alcooliques replongent après la cure. Je voulais prouver qu'il était possible de s'en sortir, à force de volonté.

Si je tiens à témoigner, c'est pour montrer que sortir de l'alcoolisme est possible, que les solutions n'appartiennent pas aux seuls spécialistes, médecins ou autres, ou à l'entourage. Car la solution est d'abord en soi.

Bon courage à tous ceux qui se battent !

Gérard, dit G-G.»

«**Tout juste : balayeur !**»

Quel homme suis-je devenu ou en train de devenir ?

Quel croyant suis-je en train de devenir ? Qu'est devenu ce désir né de la rencontre avec Césaire ? Exercice délicat que celui qui consiste à lever le voile sur mon monde intime, et d'en révéler une part.

A vingt ans, j'ai choisi de m'engager dans la vie religieuse, séduit par la personnalité de St François d'Assise et son message d'amour universel. J'étais censé me mettre au service de l'Eglise et du message évangélique, mais la vie m'a conduit au milieu du peuple pour un service de solidarité et de fraternité.

J'ai compris que vivre au quotidien mes engagements, dans un rapport étroit avec ceux qui luttent envers et contre tout, qui ne se résignent pas, être solidaire des minorités, des exploités, des meurtris de la vie, des insoumis ou révoltés, était ma réponse à l'appel de l'évangile. Et n'est-ce pas là la traduction en actes de l'appel à l'amour universel de François d'Assise ?

Forte est la tentation du refuge dans des structures religieuses, politiques ou autres. Les structures sont nécessaires ; elles assurent aussi une position confortable. . . Mais elles peuvent tuer la vie pour peu qu'on s'y installe. Elles sont des bornes en bord de route, des refuges de passage, des moyens d'aller plus loin. Elles ne remplacent pas le but.

Vivre le présent sans retenue, c'est-à-dire sans fuir en permanence, en se tournant vers un passé qu'on regrette, ou en se projetant vers un avenir qui tarde. Accepter le présent revient aussi à accepter l'imperfection présente avec son goût amer d'inachevé, les échecs et l'impuissance, les fêlures et les failles, les vides des temps morts. . . Tous ces travers de la vie sont un appel à une ouverture vers l'inattendu.

S'accorder aussi des moments de repos et de solitude : ils nous permettent d'ajuster nos rêves à la réalité. L'agitation, la frénésie et l'éparpillement ne mènent nulle part. Ils effleurent la vie et empêchent de savourer le quotidien.

Se laisser guider par les rythmes de la nature ; se fier aux saisons, chacune ayant sa propre source de vie. Car nous sommes faits de chair, de sang, de souffle, de sentiments.

Il faut encore savoir apprécier et goûter au temps de l'introspection, grâce à la méditation et à la prière qui permet un ressourcement spirituel.

Enfin, que vaut une vie sans l'amitié ? Il me faut «nourrir» les amitiés. Quelle chance d'avoir des amis, à l'écoute, prêts à reconforter, à encourager et avec lesquels on partage un bout de route.

Je vis et travaille aussi avec des personnes qui se définissent comme athées ou agnostiques. Dans ce vécu quotidien, nous sommes sur le même terrain, dans la même connivence. Nos désirs profonds se rejoignent. Le besoin de rejoindre l'autre dans sa lutte contre une humanité meurtrie nous relie et nous permet de faire route ensemble.

Nos engagements sont une invitation permanente, pour tous, hommes et femmes, à prendre la vie en main, quitte à se jeter à l'eau. Nous avons fait le choix de renoncer au superficiel pour nous ouvrir à l'essentiel : au mystère de la vie et à un destin que nous partageons.

Nous voulons faire corps avec tout ce qui respire, vibre, bouge, souffre, ri et pleure. Nous voulons croire aux déserts qui refleurissent.

Nous apprenons à la même école en découvrant la beauté intérieure de l'enfant handicapé, les visages des lépreux de notre temps, le regard de la personne âgée encore capable de jouer un rôle dans notre monde.

Il y a une humanité dans toute personne, même détruite par les aléas de sa vie. Chaque personne cache un visage d'homme. Cette part de vie en chaque être, nous voulons la découvrir, la rendre palpable, la révéler. Il nous faut pour cela vivre «à hauteur d'homme».

Il m'a fallu apprendre à naviguer en équipe, faire confiance aux houles fluctuantes de la vie, et à réduire la voile en cas de gros temps, chaque événement étant un signe des temps.

Ce qui est irréalisable est une utopie, mais ce qui est irréalisé reste un espoir. C'est pour cela que nous faisons route ensemble.

Il n'était pas facile pour mon entourage familial de comprendre mon cheminement. Pourtant ma famille, à plusieurs reprises, a connu l'expérience de la pauvreté, du dénuement et de la dépendance totale aux autres.

Mon père a été l'aîné d'une famille de treize enfants. Il a commencé à travailler très jeune pour nourrir ses frères et sœurs en l'absence de son père, militaire en Russie, dans l'armée allemande, durant la guerre 14-18. Après la guerre, Johann Adam, mon grand-père, n'est pas rentré. Il a été déclaré disparu en Russie.

Marie, son épouse, a continué à élever leurs treize enfants, seuls, pendant des années. Un hiver de famine, un pauvre a frappé à la porte pour demander quelques pommes de terre. Marie lui a montré le tas qui restait à la cave, trop petit pour finir l'hiver. Elle lui a tout de même donné quelques pommes de terre. Et il paraît qu'à partir de ce jour, le tas de pommes de terre n'a plus diminué jusqu'au printemps. Tout le monde disait que c'était un miracle.

Mais le plus inespéré fut sans doute ce qui arriva par la suite. Un soir de Noël, on frappa à la porte. C'était le grand-père. Il était revenu ! Après s'être évadé d'un camp russe, il avait traversé l'Europe à pied ! Avec sa longue barbe, il était méconnaissable. Les enfants n'ont pas reconnu leur père. Ma grand-mère, elle, a perdu connaissance sitôt la porte ouverte.

Johann Adam avait un surnom dans le village : Der Zehn sous Hans. Littéralement : «Jean aux dix sous».

Un de ses jeunes fils s'appelait aussi Jean. Bien plus tard, il nous expliquait que le surnom de son père était dû au fait qu'ils étaient très pauvres, mais il ajoutait que lui, son fils, reviendrait au village plus tard, mais riche ! Il a tenu parole. Devenu PDG d'une grande société immobilière parisienne, il a fait fortune et s'est payé le luxe de s'offrir le «Paradis Latin», un Music Hall réputé de Paris.

Mais il y eut une autre version du surnom du grand-père Johann Adam. Selon les anciens du village, les enfants jouaient souvent au marché en vendant et achetant des produits entre eux. Johann Adam tenait toujours la caisse et répétait inlassablement «tout à dixsous », d'où le surnom.

Mon oncle Jean eut la belle idée d'une grande rencontre familiale, avec frères et sœurs, cousins et cousines... En Mai 1972, il organisa ces retrouvailles de quatre jours dans son manoir, près de Rambouillet, avec plus de cent invités.

Cet oncle, qui m'avait conduit à l'église du village avec sa voiture décapotable, en 1964, m'a souvent taquiné, par la suite, étant donné mon choix d'aller travailler, mon engagement syndical, mes positions politiques si loin de ce que j'aurais dû être à ses yeux, autrement dit : un bon curé traditionnel, avec de l'ambition !

Nous en avons discuté lors de cette rencontre et il m'a fait cette remarque :

– Quand même, tant de sacrifices et d'années d'études, pour devenir juste balayeur !

Il avait fait venir un camion photo. Nous pouvions tous nous faire photographier en souvenir de cette journée mémorable. J'avais trouvé un vieux chapeau dans sa grange, un balai et j'avais fait «ma photo souvenir du balayeur» ! Cela l'avait beaucoup amusé. Je suis persuadé que dans le fond, il m'admirait. Je lui ressemblais, un peu, avec cette manière d'avoir un projet un peu fou et de le réaliser contre vents et marées.

Noël dans la rue

Les temps sont rudes, la vie, difficile pour beaucoup... Dans ce monde incertain, grande est la tentation de se réfugier dans une prison dorée.

Aux Etats-Unis, les quartiers protégés par des barbelés, miradors et caméras se multiplient. Il convient de rester entre soi pour mener une petite vie tranquille, à l'abri des risques et dangers.

Cette réalité, à l'autre bout de l'Atlantique, est aussi devenue la nôtre. La rue a cessé d'être un lieu anodin. Pour peu qu'on s'y attarde, elle révèle ses multiples facettes. Elle peut être dangereuse... La rue tue, et contrairement aux idées reçues, elle tue plus en été qu'en hiver, dans l'indifférence générale.

En hiver, les préfetures activent « le plan hivernal ». La vie des personnes à la rue va dépendre du plan « petit froid », « grand froid » et « très grand froid », et les hébergements sont mis à disposition en fonction de la température

Mais la rue n'est pas qu'un lieu de dangers... Il y a une vie hors les murs : la rue invite à la rencontre.

Le matin, de temps en temps, j'aime retrouver les rues de mon quartier, prendre le café à une terrasse, le temps d'un bonjour amical aux habitués. La rue n'appartient à personne : elle est à la disposition de tous.

La rue est aussi un lieu de fêtes et de rassemblements ; elle est encore le lieu où se sont construites nos avancées sociales, souvent à force de manifestations et de barricades. La rue, c'est là où de nombreux travailleurs se sont fait massacrer, comme les canuts de Lyon, en 1831. Elle célèbre de multiples événements : fête nationale, fête de la musique, victoires électorales ou sportives. Elle reste, aujourd'hui encore, un lieu de prédilection pour les libertés collectives et les marches pour la paix.

Mais la rue est aussi le miroir d'une richesse qui s'affiche et s'étale et à laquelle seule une minorité a droit.

Elle est à l'image de notre société qui révèle sa fracture sociale. La misère, elle aussi, est sommée de se faire discrète. L'ordre public nettoie les rues au moment des fêtes et événements culturels, particulièrement lorsque s'invitent les grands de ce monde. Les pauvres se cachent et on les cache, pour ne pas dire qu'on les chasse.

En cette veille de Noël, pourquoi ne pas les inviter à la fête ? Depuis plusieurs semaines, nous avons mûri ce projet.

Dès 16 heures, l'organisation se met en place. Les bâches promises pour protéger les tables ne sont pas livrées, mais la brasserie Kronenbourg nous a prêté un camion publicitaire ordinairement destiné à des expos. Nous y installons quelques tables ; les autres sont mises sur les trottoirs.

Phil, un bénévole qui tient une boutique à proximité est persuadé qu'il y aura foule :

– Il faut prévoir entre cent cinquante et deux cents personnes.

De toute part, la solidarité s'est manifestée : restaurants, grands magasins, ainsi que de nombreux anonymes. Nous avons de quoi nourrir deux cent cinquante personnes pour une soirée. Avec Jean Mi,

le médecin bénévole, je me rends aux Halles, un grand centre commercial. Un pâtissier nous propose tous ses invendus.

La voiture est chargée à ras bord.

Dix-neuf heures. Les premiers «invités» commencent à arriver, un peu timidement, en faisant le tour des lieux, et en groupes, pour se donner du courage. D'autres restent un peu à l'écart et observent : un groupe de Roumains, des Russes, des Ukrainiens, quelques Polonais, mais aussi quelques gars de chez nous. Nous leur avons donné rendez-vous dans une des avenues très animées du centre de Strasbourg.

Vingt heures trente. Il fait froid : moins sept degrés. Le vin chaud est prêt. Les premiers se servent. Il nous faudra rester très vigilants sur la consommation ! Le restaurateur d'en face, s'est proposé pour cuisiner des cuisses de poulets. Dans une énorme marmite mijotent les légumes. Pour les entrées, il y aura du saumon fumé et du pâté en croûte.

Aux quatre coins de notre installation, des braseros, fabriqués à l'aide de fûts découpés, donnent un peu de chaleur. Elisa, une autre bénévole, est radieuse.

– Tu vois, j'ai eu du mal à expliquer à mes parents que je ne passerais pas la soirée avec eux. Mon père est un immigré italien et travaille dans la sidérurgie en Lorraine. La famille, c'est sacré pour eux. Mais je suis contente d'être là.

Chris, une amie que j'ai invitée m'étonne, quant à elle. C'est son premier contact avec ce milieu. Spontanément, elle s'est mêlé au groupe des Roumains. Ça discute ferme dans un Français mélangé d'allemand plus qu'approximatif.

Chris, qui tient un salon de coiffure, me fait part d'un souci professionnel :

– Depuis que j'ai embauché Fahida pour me seconder au salon, un certain nombre de clients ne viennent plus. Ils ne veulent pas être coiffés par une étrangère. Je ne sais pas si je vais pouvoir la garder.

Robert s'affaire autour de l'installation musicale. Ancien chanteur, il arbore fièrement le CD qu'il a enregistré, il y a quelques années de cela. Mais il s'est retrouvé à la rue.

– Dans ce métier, il faut être pourri pour réussir. Ils ont trouvé mes chansons trop provocantes. J'ai préféré la rue plutôt que de changer une seule phrase !

Il se propose pour animer la soirée, mais malheureusement le micro baladeur est hors service.

La boutique de Phil sert de repli pour la préparation des assiettes.

Dans un coin, nous avons rangé la mallette de secours et un brancard. Jean Mi s'est proposé pour assurer la permanence médicale, au cas où...

Elisa s'inquiète :

– J'ai l'impression qu'il n'y aura pas grand monde. Je ne comprends pas, nous avons contacté toutes les associations, tous les foyers d'accueil de nuit.

Il est 21 heures, nous avons servi environ vingt-cinq repas. Le petit groupe est animé. Le ton monte, de temps en temps, entre les Roumains et les Polonais. Tout à coup un bruit, des cris... Un jeune homme vient de tomber du haut de la plateforme du camion. Il reste allongé, sur la chaussée, un peu sonné. Quelques coupures à la main à cause de la bouteille qu'il n'a pas lâché. Je lui fais des pansements. La pluie rend la plateforme glissante et dangereuse.

Une bagarre éclate entre deux clans. Il faut intervenir pour calmer les esprits. Il fait de plus en plus froid. Des petits groupes se forment autour des braseros pour se réchauffer. A nouveau, des cris... Un homme est à terre, pris de convulsions. Selon ses voisins de table, il aurait avalé des cachets.

Nous l'installons sur un brancard, à l'intérieur de la boutique de Phil. Il faut le coucher sur le côté, tenter de le faire vomir. Entre-temps le médecin arrive. Il l'examine. La décision est vite prise : nous appelons le Samu. Vingt minutes plus tard, le malade est évacué vers l'hôpital. L'atmosphère est devenue un peu lourde et, peu à peu, le groupe se disperse. La fête est finie.

Une participante bénévole me glisse :

– Quand je pense que je suis venue avec ma fille de douze ans pour fêter Noël avec eux. Si c'est pour voir ça !

Pour ceux qui n'ont pas l'expérience de ce genre de contact, c'est un peu le choc, voire la déception. Le monde de l'exclusion et de la misère est un monde de violence. Violence que les pauvres subissent, jour après jour : leur quotidien, c'est la jungle, la recherche de nourriture et d'un abri pour la nuit. Il faut survivre : rien de plus. Un gars de la rue que j'avais invité, m'avait répondu ceci :

– Et lorsque la fête sera terminée, tu iras dormir dans ton lit, bien au chaud. Mais moi, je retournerai à la rue et le lendemain, ce sera encore plus dur.

Il n'est pas venu.

Cette fête peut paraître dérisoire et un peu irréaliste, hors du temps, comme leur vie. Mais l'initiative de réunir ces personnes un soir de Noël est à saluer et certainement à prolonger.

Personnellement, je ne regrette pas cette expérience. Elle me rappelle que les pauvres ne sont pas à notre disposition, simplement parce que nous avons bon cœur. Je comprends qu'ils n'ont pas forcément envie d'entrer dans la danse, même et peut-être surtout un soir de Noël.

La pauvreté est un cancer. Elle ronge notre société. C'est un mal qu'il nous faut combattre à la racine, ce qui ne nous empêche pas de continuer à accueillir ceux qui ont besoin de notre aide, pour les soigner et les accompagner le mieux possible.

La « mort sociale »

Dans notre Centre, les rencontres quotidiennes se succèdent. Le premier besoin qu'expriment nos patients est celui de parler, de raconter leur histoire, mais aussi... Bien des histoires en même temps. Beaucoup ne sont plus capables de démêler le vrai du faux.

Ils cherchent un peu de chaleur et repartent ensuite, en rasant les murs, comme s'ils avaient eu honte d'être venu. Ils n'oseront pas tendre la main, mais ne refuseront pas celle qui se tend vers eux. Rien ne sert de les inonder de conseils : ils les intégreront difficilement. Ils sont entièrement concentrés sur l'instant présent.

La rencontre à l'occasion de l'examen médical est très importante. Laver leurs pieds sales et endoloris, avant les soins, c'est pour eux une sensation de bien être inestimable. Le contact physique est important. Le toucher conduit à la parole. Mais une des difficultés, pour certains, est la présence d'une femme.

Confronté au regard féminin de l'infirmière, leur sentiment de culpabilité augmente. C'est la honte de l'homme déchu, qui ne sait pas être « à la hauteur » d'une femme. D'autres, néanmoins, apprécient cette douce présence. Il faut savoir les écouter, au-delà des mots et des maux !

Souvent la souffrance est la mémoire de leur passé. Des souffrances physiques et morales. Dans certains pays, elles sont parfois infligées avec une cruauté extrême. Un cas m'a particulièrement marqué : celui de Madame Bonga du Congo, qui, un matin d'automne, arrive frigorifiée.

Elle dormait dans un jardin public de Strasbourg depuis une semaine. Elle était désemparée et craintive.

Elle a fui le Congo en laissant derrière elle ses deux enfants. Son père, Rwandais, a été brûlé vif lors du génocide. Je l'accueille et lui parle doucement car je ressens une grande fragilité, des hésitations dans son récit, une peur.

Elle soulève son tee-shirt et me montre les marques des tortures aux seins qu'elle a subies en prison. Une part de sa souffrance peut être ainsi partagée et je porte, alors, un peu du poids de son histoire.

L'assistante sociale lui trouvera quelques nuitées dans un Centre d'hébergement. Mais elle refuse toute démarche de régularisation. Elle craint d'être arrêté et reconduit dans le pays de ses tortionnaires.

Comment raconter la souffrance que représente la peur de la mise en marge, la peur de l'exclusion, la peur de revivre l'horreur ?

Comment mettre des mots sur cette souffrance ?

– C'est Mourad !

Une collègue de l'accueil l'a aperçu à la porte. Je me retire et la laisse pour l'accueillir.

Il est en short. Mourad vient se faire soigner de brûlures aux jambes. Un de ses amis nous l'a présenté, un jour, et nous a informé qu'il s'était volontairement ébouillanté. Il ne s'installe pas en salle d'attente, mais, comme à l'accoutumée, arpente le couloir qui sépare les différents services. Mais il a un autre problème : il refuse de parler aux hommes et fuit leur regard. Une fois, pour avoir tenté d'établir une communication avec lui, nous avons essayé une colère terrible, révélant une violence intérieure qu'il avait du mal à contenir. D'après son ami, Mouloud a été enfermé, violenté et torturé en Algérie, durant la guerre civile.

Ce matin-là, Mourad est très énervé. Il vocifère et cela gêne le médecin dans son cabinet.

– Essayer de le calmer ; on ne peut pas travailler dans ce bruit.

Je prends une chaise de la salle d'attente et fais discrètement signe à Mouloud de me suivre dans la cuisine, toute proche, où je comptais l'installer. Mais une fois dans la cuisine, il me saisit brutalement à la gorge et me plaque contre le mur. Mouloud est un colosse.

J'ai du mal à respirer, je ne peux pas crier. Il me fixe et j'ai peur... Il y a dans son regard une violence inouïe. Je baisse les yeux. Finalement il me lâche et s'affale sur la chaise. L'infirmière arrive et le prend immédiatement en charge.

En fin de matinée, un débat entre nous est lancé. Faut-il poursuivre les soins pour Mourad s'il met les personnes présentes en danger ? Récemment, dans un cabinet médical en ville, l'épouse d'un psychiatre, qui recevait lui aussi des personnes en grandes souffrances, avait été tuée, poignardée par un des patients du mari.

Nous décidons, malgré tout, de continuer à le soigner. Un peu plus tard, il a accepté de rencontrer le psychiatre du centre. Les soins ont été efficaces. Un jour en partant, il me donne une grande tape dans le dos et... Sourit.

Nous avons appris, ultérieurement, qu'il avait réussi à obtenir de la préfecture un droit de séjour. Après quoi, il est parvenu à trouver un travail et un logement !

Monsieur Frank a beaucoup de mal à garder des rapports courtois avec nous et flanche régulièrement, sous la pression de cette domination symbolique que nous exerçons malgré nous.

Certains matins, il ne supporte pas qu'on lui dise de patienter pour le café. Il prend cette légère contrainte pour un affront. Déjà, il s'estime insulté parce qu'il dort dans la rue.

Monsieur Frank avait obtenu la nationalité française, parce que marié à une Française. Il affirme avoir été déchu de sa nationalité lors de son divorce, il y a quelques années de cela. A plusieurs reprises, nous avons essayé de le calmer et parfois en vain, ce qui nous a obligé de ne plus l'accepter dans notre Centre. Mais quelques jours plus tard, il revenait et s'excusait.

La situation des Roms est particulièrement difficile, elle aussi. Déjà exclus dans leurs propres pays d'origine (Roumanie, Hongrie, Bulgarie, ou Balkans), ils sont partout victimes de préjugés, de rejets et de maltraitances. Les causes de cette discrimination sont d'ordre culturel : nombreuses sont les populations qui refusent leur mode de vie et leur religion.

En France, pour bénéficier d'un accès aux soins gratuits, ils doivent présenter des pièces administratives qu'il leur est impossible de fournir !

Comment obtenir une facture d'électricité lorsqu'on loge dans une caravane sur un terrain vague, ou simplement, obtenir une preuve de domiciliation ?

Des années de nomadisme, faites de discriminations et d'exclusions, peuvent aussi engendrer des incitations à la délinquance, simplement parce qu'il s'agit de survivre !

Pourtant, ceux qui côtoient en permanence cette population sont souvent étonnés de leur côté chaleureux, de leur attention aux enfants dont ils organisent la scolarisation. La vision qu'on a de ces familles change lorsqu'on les approche de près. Des liens d'amitié se créent.

Par ailleurs, même lorsque la possibilité de s'exprimer leur est accordée, il leur faut encore trouver les mots nécessaires à la compréhension. La plupart du temps, faute de savoir correctement manier la

langue, ces «deshérités» préfèrent remettre leur destin entre les mains d'autres personnes, qui seront, le plus souvent, les bénévoles d'un collectif de soutien ou d'une association.

Les psychiatres parlent de «mort psychique» et de «mort sociale». L'exclu, il faut le comprendre, est dessaisi de son propre devenir. Pour exister, il doit avoir accès aux droits vitaux : la nourriture, le logement, le travail, les droits sociaux. L'essentiel de notre action est d'obtenir ces droits.

Quant à l'opinion publique, elle est la plupart du temps instrumentalisée pour servir des desseins politiques plus enclins à défendre et à protéger les intérêts des électeurs qu'à s'orienter vers des idéaux de justice et de fraternité.

Il nous faut souvent avancer contre le vent et les préjugés de l'opinion ambiante !

Mais cela vaut le coup, ne serait-ce que dans l'espoir de voir des visages irradiés de joie profonde, lorsque des associations et collectifs font corps pour défendre, au grand jour, la cause de telle ou telle victime et qu'ils y réussissent.

Parfois l'écoute est «épique», comme avec Steve, Américain de l'Illinois. Lorsqu'il rencontre quelqu'un qui parle anglais, il part dans des récits rocambolesques, dignes de romans d'aventures ! Alors, le voilà s'embarquant dans une histoire où les mots français et anglais s'entrechoquent et rend parfois bien difficile la compréhension.

Il raconte qu'il fait partie d'une ONG qui lutte contre la famine au Soudan, me répète dix fois que sept personnes meurent de faim par seconde, qu'il affrète des bateaux de trois cents mètres de long avec des conteneurs de vivres. . .

Il explique ensuite qu'il a toujours voté contre «Daddi Bush» et contre le «petit Bush», parce que cette famille a fait exécuter des dizaines de condamnés, chaque année, sans jamais en gracier un seul.

Lors de ses récits, son grand corps et sa tête se redressent pour dégager les longues mèches qui tombent sur son visage. Un visage qui s'illumine.

Il boit un thé, sorti de sa poche, un thé véritable que nous n'avons pas ici, et nous demande l'eau chaude, qu'il accepte avec des mercis à la douzaine, des sourires, une chaleur qui se prolonge et nous accompagne longtemps, après son départ.

Ces confidences peuvent paraître anodines. Je l'ai cru au début, mais peu à peu, j'ai appris à les écouter.

Si nous nous arrêtons de crier, Les pierres elles-mêmes hurleront

Le témoignage c'est prendre position sur des faits ou des événements et de s'engager à intervenir publiquement. Cela dit, nous devons nous interroger sur le sens de l'humanitaire. Certains nous reprochent de chercher dans l'humanitaire des satisfactions personnelles. D'autres, de nous substituer à la responsabilité des Etats et de retarder ainsi le processus d'évolution de nos sociétés.

Ces critiques ne sont pas sans fondement. L'idéal serait que les Etats s'acquittent eux-mêmes des responsabilités qui leur incombent. Il faut cependant se rappeler que si de nombreuses lois ont été mises en place, c'est grâce aux luttes sociales et à aux actions de terrain des associations engagées.

Quant à la satisfaction personnelle, elle n'est pas condamnable en soi. De plus, elle n'appartient qu'au domaine de la vie privée, dans lequel on ne peut établir de règles ni de contrôles.

L'engagement est un acte de réciprocité. Il s'agit à la fois d'un intérêt pour soi et pour autrui. Donner, recevoir, rendre, impliquent une reconnaissance réciproque, qui permet à la personne qui reconnaît l'autre d'être reconnu à son tour. Cette reconnaissance réciproque évite tout positionnement de supériorité.

Nombreux sont les pays privés de liberté d'expression, de vie démocratiques, et où il n'y a ni syndicats, ni partis politiques libres.

Les associations humanitaires sont souvent seules à pouvoir rappeler aux citoyens leurs droits. Elles sont aussi les seules qui témoignent, dans des cas de répression abusive et d'atteintes aux libertés fondamentales. Il nous faut témoigner et agir.

Ce travail auprès des populations en précarité, loin de me replier sur le petit monde des exclus, m'a, au contraire, ouvert aux battements de cœur du monde, aux questionnements sur son devenir et sur notre devenir commun.

Une ère nouvelle est en train de naître.

Les frontières s'estompent peu à peu ; l'évolution des moyens de communication nous permet d'être, en permanence, en contact avec le monde entier.

Certes les zones de pauvreté s'élargissent dans de nombreuses régions du monde, tandis que d'autres contrées accroissent leurs richesses en puisant, sans vergogne, dans les ressources de la planète.

Mais en même temps, des démocraties nouvelles émergent et revendiquent leur place dans le concert des nations. Les pays en voie de développement s'organisent et pèseront plus lourd, à l'avenir.

Monde de désarrois aussi, de soifs inassouvies et de consommations intempestives, habité par la peur et le besoin de surprotections, qui incite trop souvent à des réactions d'exclusion. Nombreuses sont les personnes qui ne peuvent accéder au bonheur d'une vie épanouie dans un contexte de paix.

Je ne saurais dire à quel point, j'ai apprécié la délicatesse des moines de Thibirine, dans le film : *«Des Hommes et des Dieux»*. Lorsqu'ils rejoignaient les habitants des villages environnants, à l'occasion d'une rencontre ou d'une cérémonie, ils quittaient leurs habits religieux par respect pour la croyance musulmane. Ce qui leur importait c'était une vie simple et fraternelle au milieu d'un peuple. Depuis la nuit des temps, les hommes aspirent à l'amour : aimer et d'être aimés.

L'aventure du pain

Mon parcours, un peu atypique, m'interroge. La véritable question est :

Qu'est-ce qui me fait vivre ? Qu'est-ce qui me fait vivre debout ? De quoi et de qui suis-je responsable ? Vivre debout et responsable n'est-ce pas assumer notre destin commun et tenter le « vivre ensemble ? ».

C'est grâce à Bernard, un ami proche, que j'ai pu méditer sur le pain !

Rappelons-nous ! Rassemblons nos émotions, les souvenirs transmis par notre imaginaire collectif. D'abord des lieux : une cabane ou la cuisine d'un paysan. Sur la table, éclairée par une bougie ou le feu vacillant d'un âtre, une cruche et un morceau de pain marqué de la croix avant le partage.

Que représente le pain ? Une réserve pour une longue route ; le mets ordinaire d'un quotidien ; une référence au travail, au dur labeur... Le pain partagé est le symbole de la rencontre. C'est une nourriture spirituelle.

Pour faire du pain, croit-on, c'est facile : on mélange de la farine et de l'eau...

Oh que non ! On fabrique ainsi uniquement du pain azyne, un pain épuré, fragilisé, spiritualisé et... surtout adopté par nos liturgies.

«Nous avons oublié le sel !» C'est tout faux encore, cela devient de la pâte à tarte...

Le vrai pain naît du mélange de quatre éléments : l'eau, la terre, l'air et le feu.

Le levain, issu des raclures de la dernière fournée, est dissous, dilué dans l'eau claire et tiède, l'eau source de vie, symbole de pureté.

Le grain a passé l'hiver dans le sillon. Il a germé dans la terre travaillée par l'homme. Le blé renaît au printemps, puis distille dans son épi jaune les rayons du soleil.

Lorsqu'ils sont bien mûrs, en juillet, les épis sont moissonnés, battus, pour redevenir grains et les grains sont purifiés. C'est le «blutage», qui sépare la farine du son. La farine devient ainsi cette neige blanche et pure, prête à l'union avec l'eau.

L'eau, mélangée au levain, devient un lait doux et odorant. On y ajoute alors le sel purificateur et protecteur.

Mais, prenons garde... Tout comme la terre, qui s'est rebellée sous le soc avant d'accepter d'être fécondée par le grain, l'eau est une jeune fille farouche, et son principe féminin n'accepte de s'unir avec le principe mâle de la farine que sous la main laborieuse du «gindre».

Le « gindre», c'est ainsi qu'on appelait l'apprenti boulanger, à cause des gémissements et des plaintes émises lorsqu'il pétrissait avec la seule force de ses bras. De là encore, l'expression : «on est vraiment dans le pétrin».

Et voilà les trois éléments qui entrent en communion : l'eau, la farine et l'air introduit par le brassage de la pâte.

Ils ne forment plus qu'un seul corps qui, d'un coup, devient docile, doux et tendre. La pâte est comme une chair, un ventre souple et élastique qui se laisse caresser.

Alors, tendrement, la pâte se laisse coucher dans les «paillas», paniers tressés de paille, comme l'enfant Jésus à Bethléem. Le dictionnaire des symboles nous apprend d'ailleurs que «Bethléem» veut dire : la maison du pain.

Le ventre est fécondé et la douce gestation s'opère. Jadis, on mettait les pâtons sous l'édredon pour conserver la tiédeur de la pâte, et une légende racontait que les enfants devaient se taire pour ne pas effrayer le pain.

Une fois que la pâte est bien mûre, il ne reste plus qu'à demander au feu d'opérer la transmutation!

Le pâton est retourné sur la pelle, caressé une dernière fois par la main du boulanger, avant son ultime achèvement. Il sera rapidement incisé par la lame, d'un geste brutal.

Ainsi, après cet engendrement résultant des fécondations successives de la terre, de l'eau, de l'air et du feu, l'initiation est accomplie. La mort s'est transformée en vie, grâce au travail de l'homme.

Est-ce ainsi que nos vies cheminent? De quelle façon pouvons-nous trouver un chemin de vie? N'est-ce pas justement, comme pour le pain, par le mélange des diversités?

Face au choc des cultures diverses, au mélange des différences, certains tentent de nous alarmer et de cultiver la peur en prédisant la perte de notre identité et la fin de nos sociétés voire de notre civilisation.

Mais ces rencontres nourries de diversité fécondent notre vie et donnent un sens commun à notre destin.

La fraternité, que nous appelons de nos vœux, ne peut se contenter d'un petit cercle consensuel, d'un petit «entre nous» dans les murs de notre propre «chapelle». Cette soi-disant sécurité n'est qu'illusion : en réalité elle nous appauvrit et nous déshumanise.

La fraternité authentique ouvre portes et fenêtres, elle accueille les différences, les assume, et s'en nourrit. Nos vies sont confrontées à d'autres vies, notre histoire à d'autres histoires.

Notre vie, en accueillant tour à tour l'eau, le sel, l'air et la farine, accepte d'être malaxé et mélangé à la vie des autres, au risque de s'y dissoudre. Les personnes, les événements et les transformations, parfois douloureuses, nées de ces rencontres, nous ferons peut-être gémir, comme le gindre, cet apprenti qui, dans la souffrance de l'effort, pétrissait le pain.

Mais voici que, peu à peu, le miracle s'accomplit. La proximité n'est pas perte, elle est féconde. La peur, quant à elle, se change en joie et en espérance. Le feu de la vie se chargera aussi de nous purifier en brûlant l'inutile.

Ce chemin est certes osé, incertain, parfois périlleux, mais n'est-il pas plus passionnant que de se satisfaire d'un repli frileux ou saupoudrage éphémère, fut-il religieux, qui demeure à la surface des choses?

Dans le pétrin de la vie, où se mélangent tous ceux qui, de gré ou de force, sont appelés à faire cause commune, ça bouge, ça vit, ça lutte... Il y a la solidarité qui engendre l'espoir ; il y a les rires et les pleurs ; il y a les angoisses et les peines. Vivre ensemble nous permettra de nous épanouir grâce aux joies partagées et aux peines portées ensemble

Nous ne pouvons pas nous contenter d'être des spectateurs dans ce monde troublé qui se cherche. Nous sommes acteurs, levain dans la pâte, sel de la terre... Vivre ensemble, c'est déjà être solidaires.

L'Eglise s'est installée dans des lieux de culte. Sa parole s'y est figée. N'est-elle pas devenue incompréhensible, lointaine, voire inaccessible pour beaucoup d'entre nous ? N'est-elle pas devenue la maison de ceux qui ont une maison, au risque de cesser d'être la maison ouverte aux étrangers, aux «sans rien», aux précaires ?

«Notre monde n'écoute que ce qui est prononcé à hauteur de visage d'homme», a dit un jour Monseigneur Rouet, évêque de Poitiers.

Il nous faut apprendre à écouter les bruits de la rue comme le cri des peuples, car la rue et les peuples nous parlent.

Descendre dans la rue, c'est accomplir notre service. Avant même de proposer un service religieux, commençons par rendre service aux hommes dans la rue, dans la cité.

« Nous entendons parler de nouvelle évangélisation », constate Francis Gayral, prêtre-ouvrier à Castres, lors d'un Colloque à Montauban le 19 décembre 2010. « Mais si la nouvelle évangélisation consiste à parler de Dieu, de la religion chrétienne, de l'Eglise, sans aimer les gens, sans être ni attentif ni sensible à leur vie ou à leur humanité... alors la nouvelle évangélisation n'est pas autre chose qu'une propagande religieuse... Servir et favoriser le devenir humain est une véritable activité spirituelle ».

Les citoyens de l'attente

La guerre des Balkans, le démantèlement de l'Union soviétique, les conflits récurrents en Afrique, les catastrophes climatiques et les migrations qu'elles engendrent drainent de nombreux étrangers vers nos frontières. Nombreux sont ceux qui frappent à notre porte.

Les jeunes des pays de l'Est rêvent d'un eldorado à l'Ouest ; les Africains, quant à eux, viennent surtout pour des questions de survie. Soucieux de préserver leurs privilèges, les pays riches, de leur côté, découragent les candidats à l'immigration.

Ainsi est née une nouvelle catégorie de populations : les «citoyens de l'attente».

En France, parqués à proximité des aéroports et dans les grandes villes, ces migrants attendent dans l'incertitude et l'angoisse que les autorités décident de leur sort. En plein hiver, des enfants, des femmes enceintes et des victimes d'exactions ayant fui leur pays sont laissés dehors. Concernant les reconduites à la frontière, la politique du chiffre touche de plein fouet les demandeurs d'asile.

Derrière cette entreprise de déshumanisation, consistant en une gestion de flux, de quotas et d'applications administratives, disparaissent les visages et l'histoire particulière de ces hommes, ces femmes et de ces enfants que nous rencontrons.

Nous vivons dans une société d'abondance, mais aussi de production de déchets et de gaspillages. Les exclus sont dans leur caste, faite de privations. Aucun pont ne les relie aux autres et cela ne nous choque même plus. Il faut dire que les choses ont l'avantage d'être clair : chacun à sa place... Tant qu'ils gardent la leur et que nous pouvons vivre tranquille dans la nôtre, le monde se croit en sécurité !

Lorsqu'on prend un peu de recul pour regarder notre monde, on peut se demander ce qui pousse des hommes à construire et reconstruire sans cesse des murs pour se protéger. Et surtout, pour se protéger des pauvres !

Il y a quelque chose de pathétique dans cette peur obsessionnelle, et de scandaleux dans l'exploitation qui en est faite.

Malheur au pauvre et à l'étranger qui frappent à notre porte !

Les récits de ceux qui ont vécu dans des zones de guerre, qui ont fui leur village et leur pays, retiennent toujours mon attention. Ils me rappellent ce que ma famille a vécu pendant la dernière guerre et, en particulier, cette période obscure de l'évacuation de nos villages frontaliers, en 1939, face à la menace de l'invasion allemande.

Mon père a toujours refusé d'en parler et, quand je posais des questions à ma mère, l'émotion la submergeait.

Maintenant que j'avance en âge, je me donne plus souvent l'occasion de faire une pause pour réfléchir sur le passé, et cela peut être au cours d'une halte, comme celles qui se font dans la fraîcheur matinale d'un mois d'août, sur les berges de l'Ill. Contempler longuement une rivière qui s'écoule, rien de tel pour remonter le cours du temps. Il fait beau, et me voilà à nouveau plongé dans un passé qui me fait aller toujours plus loin en arrière : vers les premiers âges de l'enfance.

On dit que lorsque nous avançons en âge, nous faisons plus spontanément des retours vers le passé lointain.

Depuis quelque temps, je caresse l'idée d'aller en Charente afin d'y rencontrer de lointains cousins. Car c'est dans ce département que ma famille, avec d'autres villageois, ont été évacuées en septembre 1939, au moment de l'annonce de l'entrée en guerre de l'Allemagne. Ma famille a vécu l'exode. Nous avons connu cette condition qui avait fait de nous des étrangers, dans notre propre pays. Les hommes étaient à la guerre, nous étions quatre enfants avec ma mère. J'avais trois ans.

Chapitre 3

La guerre et l'exil

*Nous sommes tous pèlerins
Et étrangers dans ce monde.*
Saint François d'Assise

C'était il y a soixante-dix ans, c'était hier

J'ai entrepris ce retour sur le passé, au cours d'un voyage en Charente en novembre 2007.

En m'approchant de Cognac, je fus saisi par une forte émotion. Spontanément, je ralentis et observai le paysage. Je sondais les champs, les vignobles, les villages, à l'affût d'une image, d'un souvenir. . .

Cognac, Ségonzac, Roissac, Gensac-La-Pallue. Des noms qui résonnent encore dans ma mémoire, pour les avoir entendus de la bouche des anciens de l'exode.

Mais les paysages, eux, ne parlent pas. Je rejoins mes cousins à Roissac. Une de mes tantes s'y était mariée en 1942. Le couple a eu sept enfants.

Avec Jean-Paul, un de mes cousins, je découvre, à Gensac-La-Pallue, la maison occupée par ma famille en 1939, lors de l'exode. A côté, le Gouffre, un point d'eau très profond où ma mère lavait le linge avec les autres femmes du village. Je vois aussi l'église où la communauté de Schorbach, mon village d'origine, se retrouvait le dimanche autour de son curé, qui l'avait accompagné dans leur exode.

Mais une autre surprise m'attend, le lendemain. Au cours d'un repas, une des cousines me montre un manuscrit de 480 pages, rédigé sous la forme d'un journal. Thérèse, leur maman, avait écrit ses souvenirs. En 1939, elle était une jeune de fille de vingt ans.

Dans son journal, elle raconte son enfance, l'histoire de sa famille, la vie au village, l'exode, le retour en Lorraine, puis son retour définitif en Charente et son mariage avec Paul.

Schorbach est un village situé dans un écrin de verdure, à deux pas de la frontière allemande, près de la ville de Bitche, en Moselle. C'est un petit bourg plein de vie, aux traditions rurales et dont les origines connues remontent au IV^e siècle. Paysans, bûcherons, artisans et mineurs, composent sa population en 1939. Il est le berceau de ma famille.

Le village était connu pour ses saucisses, si bien que ses habitants portaient le sobriquet de «Wurst-fresser», qui signifie : «dévoreurs de saucisses». Les jours de fêtes, des couronnes de saucisses ornaient les portes des maisons !

Johann Adam et Marie, mes grands parents, y élevaient leurs treize enfants. Thérèse, l'auteur du journal, était la neuvième. Nous apprenons qu'elle était une enfant espiègle : elle adorait danser et s'amuser, mais était interdite de bal, car elle était membre des «Enfants de Marie».

Quand ses frères partaient au bal, elle était enfermée à double tour dans sa chambre. A la même époque, elle allait travailler à Bitche, chez des militaires, pour faire le ménage. En rentrant, il fallait traire les deux vaches. Sa mère à cause de la goutte qui la faisait terriblement souffrir aux mains, ne pouvait plus traire. Il fallait aussi rentrer le bois, le soir. Son père se levait à cinq heures pour faire du feu. Tout le monde s'habillait autour du foyer, dans la cuisine.

Thérèse raconte les foins, les moissons, le travail des champs et parfois sur une moissonneuse-batteuse. Des heures passées au soleil, dans la poussière et la chaleur. Mais après, il y avait un peu de limonade, un peu de bière pour les garçons ; un casse-croûte avec du saucisson.

Les jours et les années avaient continué à s'écouler, paisiblement. Une vie simple, une jeunesse heureuse, des fêtes religieuses pour rythmer l'année.

Dans la tourmente

Au cours du mois de Juillet 1939, les rumeurs de guerre s'amplifièrent. Les villageois avaient été avertis d'une évacuation proche et les familles avaient déjà préparé des balluchons.

Le 1er Septembre, les cloches sonnèrent le tocsin. C'était l'annonce d'une guerre imminente et donc, en même temps, le signal du départ.

Thérèse, dans son journal, raconte ce moment :

«De nombreux villageois, au moment de l'alerte, étaient dans les champs, pour arracher des pommes de terre. Ils ont tout laissé sur place pour rentrer chez eux au plus vite. Le village s'est ensuite rassemblé à l'église pour une bénédiction donnée par le curé.

Nous n'étions pas bien riches, mais nous avons du bon linge et de la vaisselle. Nous avons dû tout laisser sur place, en emportant avec nous le strict nécessaire : des vêtements et un peu de linge, enfoncés dans des taies d'oreillers pour les rembourrer, afin d'en faire des balluchons.»

D'après les journaux de l'époque, cette évacuation avait été une opération de très grande envergure et préparée de longue date. Nos responsables politiques étaient persuadés que l'armée allemande se précipiterait sur la ligne Maginot qui couvrait la frontière, de la Belgique à la Suisse.

Tous les villages situés le long des frontières avaient été concernés par cet exode, ce qui équivalait, pour la Moselle et l'Alsace, à une population de deux cent mille habitants. Quatre-vingt-quatre mille d'entre eux devaient trouver refuge en Charente.

En septembre 1939, le préfet de la Moselle avisait son collègue de la Charente qu'il avait dirigé sur son département un train de huit cents déplacés, puis un train de quatre mille, puis un autre de six mille et ainsi de suite pendant plusieurs jours. Mais, il n'y eut jamais d'affrontements en Alsace-Lorraine. L'armée allemande attaqua la France en contournant la ligne Maginot par la Belgique et en piégeant les militaires français installés dans les forteresses, le long de la frontière.

Le gouvernement Daladier recommandait aux préfets des départements de replis de réserver un accueil fraternel aux réfugiés, et de régler au plus vite les problèmes de logements et de ravitaillement. Cette arrivée massive de déplacés provoqua un autre désagrément : celui de l'hygiène. Le 8 septembre 1939, une note préfectorale ordonna de placer les ordures ménagères aux extrémités des agglomérations et d'installer des feuillées en quantités suffisantes afin de suppléer aux manques de WC.

Ma tante Thérèse relate ensuite ce voyage dans son journal :

« Le 1er Septembre 1939 fut le jour le plus terrible de ma vie. A peine oubliées les épreuves de la Première guerre, voici à nouveau ce cri terrible : c'est la guerre !

Mes frères ont commencé à charger la charrette à vaches. Ils ont mis dessus une bâche, soutenu par de grands piquets. Il fallait abandonner sur place les autres bêtes : chiens, poules, lapins... C'était une grande pagaille ! Quand les vaches ont commencé à tirer, la charrette s'est retrouvée bloquée à l'entrée du hangar : la bâche était trop haute. Alors mes frères ont dû prendre pioches et pelles et creuser le sol ! »

Mais le plus triste fut la séparation avec le père, Johann Adam. Manutentionnaire à la caserne de Bitche, il fut incorporé dans l'armée française à l'âge de 59 ans. La pauvre maman pleurait. Elle se retrouvait seule avec ses cinq enfants les plus jeunes.

Le grand frère de Thérèse, Joseph – mon père – a lui aussi été incorporé, laissant sa femme Madeleine, seule avec ses quatre enfants âgés de trois mois à quatre ans. J'étais le second, j'avais trois ans.

«Le départ eut lieu vers 19 heures. Tout le monde pleurait. Chacun se retournait pour jeter un ultime regard vers les terres natales abandonnées. Des mains se tendaient vers le ciel, pour implorer la

pitié. Nous devons d'abord suivre la ligne Maginot. Les soldats nous regardaient et certains venaient nous serrer dans leurs bras.

Nous avons donc pris notre place dans un long cortège de charrettes à chevaux, à vaches, avec des veaux attachés à l'arrière, des chiens qui hurlaient. Plusieurs villages se sont regroupés. Nous pensions partir pour quelques jours seulement. Les enfants et les vieillards avaient pris place sur les charrettes. Les autres suivaient à pied en portant sur leurs épaules sacs et balluchons.

La première partie du voyage s'était fait à pied, de Bitche à Phalsbourg, en Moselle : quatre jours pour parcourir quatre-vingts kilomètres, à travers champs et forêts.

Les enfants pleuraient sans arrêt. Les vieux et les malades gémissaient.

Vers minuit, nous avons atteint Goetzenbruck. Quelques villageois ont proposé des hébergements, mais la plupart d'entre nous avons dû passer la nuit dehors. Nous étions trop nombreux.

Le lendemain, aux aurores, le curé a célébré une messe et la colonne s'est remise en route. Nous nous sommes arrêtés dans une petite vallée en bord de rivière, pour la pause de midi.

Comme elle était bien venue, cette eau claire ! Il faisait chaud et lourd. Peu avant la tombée de la nuit, alors que nous étions éreintés, nous avons établi un camp près de Zittersheim.

La guerre commença le 3 Septembre, alors que nous assistions à la messe en plein air.»

Les écrits de tante Thérèse me permirent de faire remonter mon premier souvenir en mémoire : des avions arrivant sur la colonne. C'était l'aviation allemande, simulant une attaque. Nous avons été jetés dans les fossés et j'ai atterri dans les orties. J'ai un souvenir encore assez cuisant de mon visage en feu. Je repris ma lecture :

«La colonne traversait de longues forêts, des pentes escarpées... Les bêtes étaient épuisées. Nous portions aussi des bagages. Péniement nous avons atteint le village de La Petite Pierre. Le temps était lourd et de sombres nuages annonçaient l'imminence d'un orage. Le vent se leva. S'ensuivit une pluie torrentielle. Puis jaillirent le tonnerre et les éclairs... La nécessité, pour chacun, de trouver un abri dans l'urgence, provoqua un mouvement de panique. Les nerfs craquaient : il y eut beaucoup de disputes et même des scènes d'empoignades.

Le 4 Septembre, ce fut la dernière étape à pied, jusqu'à Phalsbourg. En effet, nous venions d'apprendre que le reste du trajet se ferait en train. Ceux qui avaient des bêtes ont dû les laisser sur place : chevaux, vaches et veaux seraient vendus aux paysans du coin et à l'armée. Tout ce qui avait été amassé dans les charrettes du être également abandonné sur place.

Des centaines de personnes furent entassées dans des wagons à bestiaux à la gare de Phalsbourg. Le soir, on récitait le chapelet dans le noir, avant de s'endormir, si toutefois on réussissait à dormir, car les wagons faisaient un bruit infernal ; on ne s'entendait pas parler.

Dans de grandes gares de passage, comme Blois ou Poitiers, le train effectuait de longs arrêts et la Croix-Rouge était là pour nous distribuer des sandwiches et du bouillon. Mais les secouristes étaient débordés et le bouillon n'avait qu'un goût de flotte. Mais on le buvait quand même.

Les vieillards et les malades avaient des wagons «normaux» et, avec eux, voyageaient un médecin, des religieuses et Monsieur le Curé. Ce privilège allait de soi ! Au deuxième jour de train, un vieil homme avait expiré et il avait fallu laisser le défunt, avec sa famille, dans la ville la plus proche.

Un autre drame eut lieu au cours du troisième jour, aux alentours de Blois. Un garçon de douze ans, qui voyageait avec son père veuf et son jeune frère, s'était mis sur le marchepied du wagon pour tirer sur les volets, qui faisaient office de battants de fenêtres. Mais il a glissé et n'a pas pu se rattraper. Personne ne parvint à faire arrêter le train. Il fallut attendre le prochain arrêt qui n'eut lieu que le lendemain matin. Des recherches furent entreprises, mais le corps ne fut jamais retrouvé. Son père supposait que le garçon était tombé à l'eau, le train longeant les abords d'un fleuve au moment de l'accident.

Le quatrième jour, ce fut l'arrivée à Angoulême.

Après une dernière nuit passée dans le wagon, au petit matin, nous sommes partis pour Cognac. Le village qui nous avait été désigné, était «Gensac-La-Pallue». Des gens sont venus nous chercher en

voitures. Nous avons été rassemblé dans une vieille distillerie. Nous attendions d'être accueilli par une famille du coin.

Il nous fallait dormir sur la paille, avec les souris. Les premiers jours, les repas, organisés par la municipalité, étaient collectifs. Un chaudron avait été installé près de la mairie. Des dames s'en occupaient. Au menu, ragoût de cochon et patates à volonté.

Au début, les gens du pays, très méfiants, restaient sur leur garde. Mais ils se mirent peu à peu à sympathiser. Ils finirent par nous donner des légumes, ainsi que de vieilles paillasses, pour la nuit. Malgré ça, je pensais à l'humiliation de ma pauvre maman qui devait élever seule ses enfants. Dans le village que nous avons quitté nous avons une petite maison, nous ne manquions de rien. C'était notre petit paradis paisible où l'on vivait sans se soucier du lendemain.

Dans notre nouvel hébergement, nous avons une petite cuisine et une seule chambre pour nous tous, avec un lit pour maman. Je devais donc partager la chambre avec Gertrude, ma soeur de 28 ans, très malade du cœur, et mes frères. Pour ma mère, cette vie était dure : il fallait s'adapter à de nouvelles coutumes, à une nouvelle langue... C'était le bout de monde et aussi l'impression d'être avec des gens qui vivaient encore au Moyen Âge ! Les cuisines étaient noires de suie, les marmites aussi. On n'avait jamais connu ça, en Lorraine !

L'église était à moitié vide le dimanche. Ma mère constatait :

– Ces gens n'ont pas d'habit du dimanche.

De temps en temps, à un enterrement, ils sortaient de vieux costumes démodés, qui sentaient la naphthaline ! Les contacts avec la population n'étaient pas toujours faciles. On nous prenait pour « des moitiés boches » à cause de notre langue et de certains des nôtres, qui avaient été enrôlés dans l'armée allemande.»

Thérèse a peu à peu commencé à fréquenter des jeunes du village. Elle s'est fait des amis.

«Un soir, raconte-elle encore, deux jeunes hommes, Gilbert et Paul, sont arrivés chez nous pour nous proposer de venir arracher des betteraves avec eux. Alors on s'est fait embaucher, Albert, une copine et moi, pour 6 francs par jour.» La suite de la vie de ma tante en Charente est une longue épopée romanesque qui, progressivement, va lier Thérèse à ce pays. L'amitié entre le dénommé Paul, ouvrier agricole, et Thérèse s'épanouit en amour. Paul et Thérèse vivent leur bonheur en cachette et font le serment de se retrouver l'un l'autre, si jamais ils devaient être séparés. Thérèse s'occupait des tâches ménagères, aidait Madeleine, lavait le linge au Gouffre.

Au printemps 1940, Joseph, le grand frère et Johann Adam, le père, ont été démobilisés et ont pu rejoindre leur famille en Charente.

Septembre 1940, retour au « bercail »

A partir du mois d'Août 1940, les réfugiés de Lorraine sont rentrés au pays par les mêmes wagons à bestiaux, jusqu'à Phalsbourg. Puis des camions militaires allemands ont effectué la suite du trajet jusqu'à Bitche. Ma famille s'y est installée, car Schorbach, utilisé comme terrain de manœuvres militaires durant l'occupation, n'était plus qu'un champ de ruines.

L'Alsace et la Moselle avaient été annexées et occupées par les Allemands. Thérèse évoque les rapports avec les soldats allemands, les contrôles permanents, les humiliations, la recherche des Juifs. . .

En 1943, Aloyse, son frère et donc mon oncle, avait été convoqué pour être incorporé dans l'armée allemande. Il réussit à s'enfuir à Paris. Son frère Jean, qui avait rejoint Paris au retour de Charente, l'avait caché chez lui. C'était dangereux car, déjà, la famille en Lorraine subissait des représailles.

A Bitche, mon père, Joseph, réussit à calmer le commissaire de police allemand et il n'y eut pas de poursuites, mais Jean fut dénoncé. Convoqué à la Kommandatur – Commissariat allemand –, il fut brutalisé, mais ne dénonça pas son frère.

Albert, le plus jeune frère de Thérèse, eu, en revanche, moins de chance, car il fut enrôlé de force dans la «Hitlerjugend», la Jeunesse Hitlérienne, puis dans l'armée allemande. Je me souviens d'un détail : après la guerre, il nous avait montré une blessure par balle, à son bras. La version officielle prétendait qu'il avait été blessé en sautant en parachute. Mais la version vraie est qu'il s'est volontairement infligé une blessure, dans le dessein de désertre l'armée allemande, ce qu'il a fait, en rejoignant la zone libre pendant sa convalescence.»

Thérèse chercha un moyen pour retourner en Charente chez «son» Paul. Elle sut forcer le destin et vaincre tous les obstacles. Elle prit un train le 25 Juillet 1942. Thérèse et Paul se sont mariés le 29 août 1942.

L'occupation allemande et la libération

En 1942, j'avais six ans. Mon père avait trouvé un emploi, à sept kilomètres de Bitche, au Légeret, dans une caserne occupée par l'armée allemande. Le «Légeret» est un hameau situé sur un plateau, en pleine ligne Maginot. Nous avons déménagé fin 1942, pour nous installer dans un petit lotissement, près de l'endroit où mon père avait trouvé du travail. La famille s'agrandissait chaque année.

Les plus grands, Armand et moi-même, allions au «Kindergarten», l'école maternelle allemande, située à Bitche. Pour descendre en ville, il fallait emprunter une longue route très raide qui se changeait en une côte difficile, à notre retour. Quatorze kilomètres à pied, chaque jour, hiver comme été et par tous les temps. Nous étions une bonne dizaine d'enfants de ce hameau à parcourir à pied les quatorze kilomètres du trajet, chaque jour, hiver comme été et par tous les temps.

Pour le déjeuner, pas d'autre choix que de rester à Bitche. Un boulanger, près de l'église, avait accepté de nous nourrir : café au lait avec tartines ; quelques fois un petit pain ou un croissant. J'en ai gardé de délicieux souvenirs !

Au Légeret, nous avons peur de passer devant la caserne, transformée en Centre d'internement pour les prisonniers russes. Les prisonniers nous hurlaient des insultes à travers les grilles. Ils nous faisaient peur. En hiver, ils nous lançaient des boules-de-neige. Nous restions toujours de l'autre côté de la route pour les éviter. Pour eux, nous étions des Allemands.

Quelquefois Martin, un ami de mon père, nous emmenait à l'école de Bitche en calèche, tirée par un cheval : c'était le bonheur. Cette calèche servait aussi à emmener maman à Bitche, pour ses accouchements.

Nous entendions les adultes parler de la guerre. Les parents étaient très soucieux. Mon père écoutait la radio française en cachette. Le soir, il nous apprenait le «Notre Père» en français. Nous ne connaissions que le dialecte mosellan. Mes premières paroles en français furent une prière.

Après le débarquement en Normandie, la situation devint plus tendue. On percevait une fièvre dans la population. Les gens étaient en attente d'un changement qui semblait soudain possible, mais à mesure que grandissait l'espoir, on devinait, venir vers nous, l'ombre de nouveaux malheurs. Peu à peu les alliés s'approchaient de la frontière.

Le soir, nous devions éteindre les lumières. La zone, près de la caserne, était une cible pour les attaques des alliés ; elle était donc dangereuse pour nous. Nous dormions habillés. Les plus grands de la fratrie avaient chacun une valise au pied de leur lit.

En cas d'alerte, il fallait se lever et traverser la forêt, à l'arrière de la maison, pour rejoindre un fortin de la ligne Maginot, d'abord occupé par les soldats allemands, puis abandonné. Les aînés avaient en charge les plus petits.

Je devais m'occuper de Joseph, un de mes petits frères. Une nuit, dans la précipitation pour rejoindre notre abri dans le fortin, il a perdu un de ses souliers dans la forêt... Ce furent pleurs, cris et reproches !

Les attaques devenaient quotidiennes. Nous ne pouvions plus rester dans la maison. Mon père a enterré de la vaisselle et quelques objets précieux dans le jardin. Puis nous avons entassé le maximum

d'effets sur deux charrettes et nous avons rejoint le fortin dans la forêt, en même temps que plusieurs autres familles.

Je me souviens de l'odeur âcre du moisi dans le grand escalier. Il fallait monter ou descendre quatre ou cinq étages car on dormait tous, tout en bas, dans un dortoir très humide. Les enfants de nos voisins dormaient à côté de nous. Pourtant, après la guerre, et pendant longtemps notre famille est restée en froid avec les voisins : mon père avait été accusé d'avoir volé leurs meubles, durant la période d'abandon des maisons en 1945. Il faut se rappeler qu'à l'époque des évacuations, celle de 1939 comme cette dernière, en 1945, il avait fallu laisser tout le mobilier sur place. Sitôt abandonnées, ces maisons avaient été visitées et pillées, soit par des villageois des environs non évacués, soit par des militaires allemands, au moment de leur débâcle. Aussi, bien des années après la guerre, il arrivait que des habitants retrouvent leurs meubles tantôt chez un voisin, tantôt dans un village environnant. Ces découvertes, susceptibles de jeter la suspicion, furent à l'origine de nombreux conflits et règlements de compte.

Dans le fortin, je faisais partie de la bonne dizaine d'enfants déterminés à explorer leur nouveau terrain de jeu. Ce n'était rien de plus que de longs couloirs sombres dans lesquels l'eau suintait le long des murs. Pour notre plus grand bonheur, nous avons réussi à dénicher une sortie qui aboutissait deux ou trois cents mètres plus loin, en contrebas, dans la forêt. Mais tout le groupe essuya une interdiction paternelle. La sortie, camouflée par des branchages, était en fait une sortie de secours, en cas d'impossibilité d'évacuer par le haut.

Dans la journée, en dehors des moments d'alertes, nous pouvions jouer près du fortin. Mais dès le moindre bruit suspect de moteur de camion, d'avion ou de sirène, il fallait rentrer. Les camions, qui ramenaient des soldats allemands blessés vers l'hôpital de la caserne, remontaient par une route forestière qui passait devant le fortin. Un deuxième fortin, situé cent mètres plus loin, resta encore occupé quelque temps par des soldats allemands, qui se chargèrent, au début, de nous ravitailler. La garnison allemande ayant dû ensuite évacuer son abri, le problème de la nourriture se posa vite pour nous.

Mon père prit plusieurs fois le risque de sortir pour se rendre à la caserne. C'était très dangereux. Les militaires allemands minaient la forêt et les avions alliés bombardaient la zone. Nous avions quelques réserves : des gâteaux secs préparés par maman, du pain ranci, quelques légumes et fruits en conserve. Il fallait rationner. Certains refusaient de partager et des disputes éclataient entre les familles. Je me souviens du pain moisi qu'il fallait gratter au moment de le manger. J'en ai gardé une aversion viscérale contre tout ce qui sent le moisi, et même contre le roquefort !

Nous entendions les canons, jour et nuit, et les bombardements sur la caserne. Nous avons appris plus tard que notre logement avait été gravement endommagé par un obus. L'approche des alliés fut longue et difficile. Les Allemands qui tenaient la ligne Maginot avaient les moyens de résister. Bitche, prise en tenaille, a beaucoup souffert des bombardements alliés. Nous attendions «les Américains libérateurs...».

Puis, un jour, les bombardements s'arrêtèrent, mais un bruit sourd qui nous parvenait du fond de la vallée : une colonne de chars remontait par la route forestière. Les Américains arrivaient. Nous étions tous surexcités. Mon père a sorti un drapeau blanc sur la tourelle du fortin, afin de signaler que nous étions des civils. C'était la fin du cauchemar.

Les militaires américains nous ont fait sortir devant le fortin, assez brutalement. C'était le soir, vers 20 heures. Il faisait froid. Les soldats étaient nerveux et criaient dans une langue que nous ne comprenions pas.

Ma mère voulait redescendre chercher des couches pour ma sœur Paulette, alors âgée de quelques mois, ainsi que des vêtements chauds pour nous tous. Un des soldats lui a planté son fusil sur le ventre. Il fallait partir sans prendre quoi que ce soit. Mon père a essayé de parlementer, mais en vain. Les soldats étaient noirs de peau. C'était la première fois que nous, les enfants, on voyait des Noirs. Ils nous avaient effrayés.

Après avoir été rassemblés, en même temps qu'une dizaine de familles, nous avons été embarqué dans des camions militaires qui suivaient des chars. Nous avons été emmené une dizaine de kilomètres

plus loin, à Holbach, au milieu d'une pluie d'obus qui tombaient de toute part sur la route. Ces obus venaient des lignes allemandes.

C'est dans ce village que se tenait le front des alliés et le commandement militaire américain. A onze heures du soir, nous nous sommes tous retrouvés sur la place, frigorifiés et en pleurs. Un vieil homme est venu nous apporter du lait. Mon père est ensuite allé de maison en maison pour nous trouver un abri pour la nuit. Un paysan a accepté de nous héberger dans sa cave, sur des claies de pommes de terre.

Le lendemain, des Américains nous ont installé dans une des salles de classe de l'école du village. Nous dormions sur la paille, au milieu de soldats. La cantine militaire, située dans la cour de l'école, me semblait, après des semaines de privations, vraiment délicieuse... Je me rappelle notamment les bons bols de chocolat chaud et les grandes tartines carrées de pain blanc.

Les plus jeunes d'entre nous se penchaient aux fenêtres pour interpeller les militaires :

– Olda, ocola, vingomm !

Les militaires nous gâtaient, mais nous avions la diarrhée, à force de manger n'importe quoi, et n'avions pas de linge suffisant pour nous changer.

Une nuit, nous avons été réveillés par des coups de feu. Trois soldats allemands avaient réussi à s'introduire dans les WC de l'école. Ils avaient pour mission de faire sauter le QG des Américains. Ces soldats avaient été froidement abattus, devant nous, par les sentinelles américaines. C'était la guerre !

Dans la paille, j'avais trouvé un beau stylo plume, vert doré. Personne n'en avait rien su. J'avais peur qu'on m'accuse de vol !

Peu à peu, le front de guerre s'est déplacé vers l'intérieur des terres allemandes. Nous avons finalement été hébergés par une famille du coin.

Un jour, mon père a emprunté une petite charrette. Le but de mon père était de retourner au fortin dans l'espoir d'y retrouver nos papiers ainsi que quelques affaires laissées sur place.

Pour faire la route avec lui, il y avait mon frère Armand et moi-même. J'ai gardé un souvenir marquant de ces six kilomètres. Nous marchions en silence, très émus en revoyant des paysages familiers mais ravagés par les bombardements. De la caserne, il ne restait que quelques murs et un seul bâtiment. Nous avons pris la route forestière. Mais quelle surprise lors de notre arrivée au fortin ! Les Américains avaient dynamité tout l'intérieur. Tout avait brûlé et l'escalier avait été détruit. Il était impossible d'y pénétrer.

Au bord de la route, accroché à un barbelé, un costume déchiré. Mon père le reconnut. C'était son plus beau costume, brun, à rayures. Mon père s'est assis sur un tronc et s'est mis à pleurer. C'est la seule fois de ma vie que j'ai vu mon père pleurer. Nous avons déjà perdu une première maison, en 39 au village, abandonnée avec son bétail, puis une deuxième au Légeret, d'abord pillé par les Allemands avant leur retrait, puis anéantie par un obus. A nouveau, nous étions dépouillés de nos affaires ramenées dans le fortin, de nos papiers et souvenirs de famille.

Nous n'avions plus d'identité. Nous étions des sans-papiers, au sens littéral du terme ! D'ailleurs, plus tard, pour récupérer nos papiers d'identité devant l'administration, mon père du apporter la preuve qu'il était bien français !

Nous sommes repartis, le cœur gros et la charrette vide, ou presque vide, car dedans se trouvait juste le piteux costume de mon père.

Après la guerre, je suis souvent revenu devant le fortin. La porte blindée, entre-temps, avait été verrouillée. Chaque fois, j'imaginai que derrière cette porte, à quelques dizaines de mètres de profondeur, je pourrais retrouver des souvenirs de la famille : des papiers administratifs, des jouets que mon père nous fabriquait... L'idée, qu'un jour, je descendrais retrouver les jouets de mon enfance ne m'a jamais quitté.

Durant des semaines, mon père partait le matin dans les villages environnants pour quêter de la nourriture, car la famille qui nous hébergeait n'était pas riche.

Un jour, devant la maison, nous avons eu la belle surprise de découvrir une grande corbeille remplie de victuailles, avec ce mot : pour la famille nombreuse. Ce panier avait été envoyé par le curé d'un

village voisin. Mon père l'avait rencontré lors d'une quête.

Après l'armistice, mon père est retourné à Bitche pour chercher du travail et un logement pour la famille. Il a été embauché au Collège St Augustin. Pour le restant de sa vie, mon père est devenu un agent à tout faire de ce collège. Nous y avons obtenu un logement provisoire.

Cet immense bâtiment, qui était un séminaire avant la guerre, avait été réquisitionné d'abord par les Allemands, puis par les troupes alliées et avait servi d'hôpital militaire. Notre nouveau terrain de jeu était immense, mais terriblement dangereux. Nous nous déguisions avec les carcasses de plâtre qui avaient servi pour les soldats blessés. Partout traînaient des grenades et obus susceptibles d'exploser, des bandes de balles, des chaînes de cartouches de mitraillettes, de la poudre. . .

Nous avons souvent «joué avec le feu», en cachette. De nombreux jeunes y ont laissé leur vie, comme Raymond, un de nos cousins de Sarreguemines. La grenade avec laquelle il jouait lui a explosé en pleine poitrine. Il avait douze ans.

Un paysan de Bitche a vendu un champ et deux vaches à mon père : Charlotte et Finette. C'était un bon prix, disait mon père, mais je restais persuadé que c'était un cadeau, car nous n'avions pas d'argent. Grâce à ses économies, l'aide de copains et nos petites mains, mon père a décidé d'entreprendre le chantier d'une maison familiale. Il y travaillait le soir, après son travail, et les jours de congés. Nous y avons emménagé en 1955. Nous étions alors une famille de onze enfants. La dernière a complété la fratrie quelques années plus tard, en 1957.

Le temps de la guerre s'est finalement éloigné, les blessures mettront du temps à cicatriser. Les champs ont fleuri et les vaches nous donnaient du bon lait. Puis il y eut à nouveau des cochons, des lapins et des poules. Nous participions aux travaux de la ferme. Les uns prenaient le chemin de l'école ; les autres entraient en apprentissage, j'étais en pension à Strasbourg, chacun traçait sa voie. . .

Je me dis que les anges chargés de nous accompagner veillent à ce que de la houle des douleurs anciennes, seule l'écume nous parvienne, ce qui laisse de l'espace pour les souvenirs heureux et un avenir possible.

En Lorraine, en Alsace, en Charente et ailleurs, une nouvelle vie pouvait commencer. Nous n'étions pas riches, mais étions heureux. Nous avons appris à partager, sachant nous contenter de peu.

Un jour, lorsque j'étais en vacances à Bitche, vers mes quinze ans, à l'époque où j'étais en pension à Strasbourg, j'avais demandé à ma mère de quoi m'acheter un timbre, afin d'écrire à un copain.

Mais celle-ci me répondit :

– Nous sommes le 20 Juillet. A partir du vingt du mois, il faut garder l'argent, pour le pain.

Il y a des leçons que l'on n'oublie pas.

Pourquoi cette longue évocation du passé ? Dans quelle mesure les événements vécus dans mon enfance ont-ils pesé sur mes choix de ma vie d'adulte ?

Soixante-dix années après, les récits des étrangers qui fuient la guerre ne peuvent me laisser indifférent. Ils me projettent en permanence dans ma propre enfance. Le passé et le présent se rejoignent. Ma génération et celle de mes parents n'oublie pas les malheurs et les tragédies qui ont brisé leur vie.

Notre monde est incertain, à nouveau des idéologies aux relents nauséabonds répandent leur venin, la haine de l'autre, surtout lorsqu'il est différent et étranger. Ce sont ces idéologies de haine qui ont entraîné des peuples dans des conflits semant la mort et la désolation dans des millions de familles.

Alors ne nous méprenons pas, le vrai danger c'est lorsque ces discours rencontrent un terreau favorable dans nos propres vies, lorsque dans notre quotidien anodin, nos propres gestes de rejet et nos silences complices encouragent l'exclusion, la stigmatisation de l'étranger et du pauvre.

La pauvreté ne se balaye pas

Un jeune sans-abri a trouvé refuge à l'arrière de l'immeuble où j'habite. Le soir, il installe quelques cartons et s'allonge dans son duvet. Le matin, il range le tout soigneusement. Quand je passe, il répond à mon bonjour par un sourire ou un signe de la main. Il ne dérange personne. . .

Il ne dérange personne, sauf que. . . Curieusement, depuis quelque temps, l'employé qui s'occupe de la propreté des abords de l'immeuble, nettoie ce coin à la lance à eau tous les jours. Le sans-abri ne peut plus s'y installer à cause de l'eau qui stagne.

Dans un village du nord de l'Alsace, des habitants ont manifesté, pour s'opposer à un projet du maire qui voulait aménager un espace pour les gens du voyage.

Dans un autre village, les habitants se sont mobilisés pour refuser la construction de logements sociaux. Il pourrait y avoir de la racaille. . .

En ville, lors des fêtes de Noël, notre équipe de nuit ne trouve plus les SDF à leur place habituelle. Certains témoins rapportent qu'ils ont été priés de quitter le centre-ville. Pour Noël et les centaines de milliers de touristes qui affluent, la ville se doit d'être propre.

Sur la place où j'ai l'habitude de me poser, il y a des bancs publics, mais quel est l'ingénieux inventeur des accoudoirs qui divisent le banc en trois parties? Et quel en est le but? Eviter que les gens se touchent, ou que les amoureux s'enlacent? Que non! Ces accoudoirs servent simplement à empêcher ceux qui dorment dans la rue de s'étendre sur les bancs! Interdits de maisons et d'hôtels, ils sont maintenant interdits de bancs!

Dans la proche banlieue de Strasbourg, un sans-abri avait trouvé un refuge, sous le porche d'une église, à l'abri du vent et de la pluie. Quelques semaines avant Noël, le porche fut condamné et son accès interdit pour cause de travaux. Les fidèles étaient invités à entrer dans l'église par une porte latérale. Il n'y a jamais eu de travaux. Quelques prétendues «bonnes âmes» n'avaient pas supporté sa présence sous le porche à l'entrée de l'église. Le sans-abri est revenu se coucher sur des cartons le long du mur de l'église, il se recouvrait d'un plastique pour se protéger contre le froid et la pluie.

Dormez tranquilles, braves gens! Le venin nauséabond du rejet et de l'indifférence trouve son terrain et se répand sans bruit, pour nourrir les idéologies haineuses.

Alors oui, je suis en colère, lorsqu'on traite ainsi des personnes en difficulté et de communautés étrangères.

Je n'irai pas balayer devant votre porte car jour après jour je balaie devant la mienne. . .

"Si chacun balaie devant sa porte, la ville sera propre". Proverbe russe

Balayées les critiques, les « qu'en dira-t-on », les doutes et les hésitations, le découragement et la tentation du renoncement! Il faut avancer dans le sillon tracé.

Mais il me reste le droit et le devoir de m'indigner.

Ah! si nous pouvions, avant d'accuser « l'autre » de tous nos maux, balayer devant notre propre porte et changer notre cœur de pierre en cœur de chair.

Pourtant l'espoir et la joie m'habitent, car je suis en phase, en solidarité profonde avec tant d'hommes et de femmes qui, de par le monde, agissent pour le «vivre ensemble» et pour construire des sociétés plus justes et plus solidaires. Modestement, mes engagements religieux et citoyen s'épanouissent dans l'humus humain qui me nourrit. J'ai espoir que les jeunes générations sauront relever le défi et s'engager pour construire un monde plus humain.

Ce n'est pas le rêve d'un grand soir, mais le lent cheminement vers un monde plus fraternel, à travers les gestes simples de la vie quotidienne et l'engagement solidaire, une route certes sinueuse, mais passionnante, une route à « hauteur d'homme ».

Il ne peut pas y avoir un rêve plus essentiel que celui qui consiste à vouloir donner un avenir à l'humanité et un sens à la vie. Lutter pour qu'il n'y ait plus d'exclusions c'est simplement marcher sur le chemin du cœur battant de la vie.

J'ai fait un rêve !

Les cloches sonnent : c'est la veillée de Noël. Le curé se tient devant le porche d'entrée de son église, qui est fermée. Curieusement, il n'a pas revêtu ses habits de culte. A côté de lui se tiennent l'imam qui anime les prières musulmanes dans une salle de la cité, le rabbin d'une synagogue proche, et le jeune pasteur récemment nommé pour le service du culte au temple protestant. Le curé s'adresse aux paroissiens rassemblés :

– Qui cherchez-vous ? demande-t-il aux fidèles. Celui que vous cherchez n'est plus au tabernacle, mais dans la rue, et l'enfant que vous venez adorer n'est plus dans la crèche, mais dans la cité.

Les paroissiens, incrédules et choqués, se dispersent lentement. La discussion est animée dans un groupe de femmes qui se dirigent vers la cité. Elles avaient remarqué la présence, depuis quelques jours, d'une vieille caravane, un peu en retrait de la route, près de la cité.

Elles distinguent une silhouette, sur une chaise, et une bougie allumée sur une petite table, devant la caravane.

Intriguées, elles s'approchent.

Une jeune femme tient un enfant dans ses bras et l'allaitte, une couverture sur les épaules.

– Il est né à l'hôpital, votre bébé ?

– Non, ici dans caravane. Nous, pas d'argent.

– Quel est votre nom ?

– Maria.

Devant l'église, un groupe d'hommes s'attarde, en fumant des cigarettes. Un peu plus loin, un sans-abri déplie son lit de fortune, installe ses cartons et la bâche de plastic sensée le protéger de la pluie et du froid. Il s'installe, à distance, le long du mur de l'église. Un homme se détache du groupe et s'approche de lui.

– Venez vous installer sous le porche. Il n'y a pas d'office ce soir et le temps est incertain.

Le lendemain matin, une voiture s'arrête devant la caravane.

Deux femmes vident le coffre : couches pour bébé, vêtements chauds, nourriture. Un homme, membre du conseil municipal, apporte un réchaud et une bouteille de gaz. Il inspecte les lieux et repère un poteau électrique à proximité.

– C'est bon, on va pouvoir installer l'électricité et le chauffage dans la caravane.

Il m'arrive, le soir, lorsque le sommeil se fait attendre, que les visages de mes amis et de mes proches me rejoignent. Se mêlent à eux, Daniel, l'homme à la valise, Bonga et son corps mutilé, Mourad, Guy et son ami, d'autres encore... et leur compagnie m'est douce et agréable.

Lorsque j'étais dans les péchés, il me semblait très amer de voir des lépreux ; et le Seigneur lui-même me conduisit au milieu d'eux et j'exerçai la miséricorde à leur égard. En les quittant, ce qui m'avait paru amer fut changé pour moi en douceur de l'âme et du corps.

St François d'Assise, Testament, 1226 après Jésus-Christ

*Ne détournez pas votre regard
De ce monde enfoncé dans le chaos.
Quoi qu'il arrive, continuez à marcher
Dans ce monde réel, dans le bruit
Et le fracas de la vie des hommes.*

**Confucius, homme d'Etat et philosophe chinois,
né en 551 avant Jésus-Christ.**